

VALERY ALEFF

LE DESTIN DES ROBES

Depuis longtemps, nous prononçons le mot « destin » sans y penser, sans peser nos mots, ou plutôt ce mot qui se dresse seul devant nous, comme s'il n'y avait rien d'autre à dire. Nous disons « destin » et tout est dit : ce n'est pas la peine de parler de la mort dans ce contexte. Le contexte de la mort est partout, et par conséquent le mot « destin » le contient aussi – plus que les autres mots, les autres phrases qui sont inutiles – dans le contexte. Nous sommes morts presque toujours, à l'exception des moments où nous nous disons : « Nous sommes vivants, de bons vivants. » Personne ne nous demande de le prouver, et pourtant nous pourrions le prouver assez facilement – par exemple en nous coupant légèrement un doigt. Ce n'est pas la peine de pousser un cri à cette occasion. Quelques gouttes de sang témoignent de notre vie d'une manière plus éloquente que le reste de notre existence. Nous composons des symphonies, des oratorios, et les auditeurs hochent la tête pour nous faire comprendre que notre musique est morte. Ce n'est même pas une sarabande ou une marche funèbre – squelettique. Oui, nous sommes des squelettes, mais nous dansons parfois, ce qui est plutôt agréable. Il y a d'autres agréments dans la vie des squelettes, et nous nous adonnons à ces agréments quand bon nous semble. Ce bon nous semble – ce mauvais nous semble aussi. Nous passons par toute la palette des sensations et des horreurs. Malgré tout cela, nous sommes toujours heureux car c'est la condition sine qua non de notre survie. Nous survivons coûte que coûte, et cela coûte très cher, pour être honnête. Mais nous sommes foncièrement, incurablement malhonnêtes, et cela marche de cette façon. Pourvu que cela marche — et cela marche tant bien que mal. Et c'est sans doute notre destin devant lequel nous nous inclinons : nous n'avons pas le choix. Nous nous inclinons, nous tombons, nous nous relevons, et nous continuons notre bonhomme de chemin. Après avoir lu cette description de notre vie, nous n'avons plus envie de vivre. Notre destin nous oriente, malgré nos déceptions, vers la vie, et nous nous inclinons une fois de plus. Mais le temps passe, et il faut faire quelque chose, sinon ce temps sera perdu – qui plus est, il sera perdu pour rien. Souvent nous perdons quelque chose pour trouver autre chose, mais cette fois, il est perdu définitivement : le temps ne revient pas sur ces pas malgré toutes les machines à remonter le temps dont nous disposons.

Nous faisons donc quelque chose – dans le domaine de l'idolâtrie que nous connaissons par cœur depuis les temps immémoriaux. Il ne faut surtout pas penser que nous connaissons les idoles depuis leur apparition dans la Bible. Certes, nous connaissons la Bible par cœur, mais notre passé prébiblique surgit de temps à autre, et nous constatons que nous sommes plus vieux que prévu. Qu'est-il prévu dans cette sphère de notre vie ? La jeunesse éternelle, cela va sans dire. Et cela va sans dire de plus en plus. Et nous sommes ravis : après tout, nous continuons à vivre, à manger des sandwiches en buvant de la bière. Et c'est bien

suffisant, comme disent les sages qui se contentent de miettes et de gouttes d'eau. Et les robes, dans tout cela ? Nous ne sommes pas nus, que je sache – en tout cas, nous ne nous promenons pas à poil dans les rues de la capitale. Même les rues de nos villes provinciales ne se délectent pas de notre nudité. Nous respectons les traditions qui nous soumettent à une règle simple et quasiment invincible : le port d'un vêtement est obligatoire. Pourquoi ? C'est la question que nous nous posons assez souvent, et nous nous répondons pudiquement : « Notre corps n'appartient qu'à nous. À quoi bon dévoiler ses nuances aux autres qui sont de nature infernale, d'après nos philosophes ? Eh bien, parmi ces vêtements, il y a des robes, malgré la prolifération des pantalons – dans tous les domaines. Et ces robes posent des problèmes à toutes celles qui les portent car elles exposent à la vue de ces êtres infernaux une partie des jambes de celles qui portent les robes en question. Je vais sans doute plus vite que les violons : il faut commencer par le destin des robes, au lieu de parler des jambes de celles qui les portent et les enlèvent avant d'aller se coucher. Eh bien avant, bien avant, surtout au printemps, au temps où l'amour fleurit un peu partout.

Les robes constituent un mythe, grâce aux tableaux qui nous ravissent au point de nous faire oublier notre vie courante – et aussi à cause de notre fétichisme qui imagine toutes sortes d'usages pour ces robes qui risquent de faire partie de notre garde-robe, un de ces jours. Supposons que nous vivions avec une femme qui voyage beaucoup, férue de paysages et de pays étrangers. Elle a tant de robes qu'aucune série de valises n'est en mesure de les porter dans son sein – ou dans son for intérieur. Par conséquent, ces robes restent dans notre maison, à condition que nous vivions avec cette femme. Qu'il s'agisse d'un concubinage ou d'un mariage n'a pas vraiment d'importance – pour le moment, en tout cas. Chaque matin, nous observons la manière dont cette femme choisit la robe de la journée ou plutôt de la demi-journée – ou même de la matinée, tout simplement. Nous essayons de la dissuader, lorsqu'elle tend la main vers cette partie de l'armoire où séjournent ses pantalons. Nous disons qu'il fait trop chaud pour ce genre d'abri mouvant – ou trop froid : cela dépend des goûts et des couleurs. Quel est notre angle de vision favori ? Je parle des jambes, cela va sans dire. Il s'agit également de la consistance de notre vision future. Voulons-nous contempler les jambes au naturel ou en compagnie des tissus qui modifient, tant soit peu, leurs contours, leurs nuances motrices et ainsi de suite. Mais ce récit n'est pas intitulé *Le destin des jambes*, car les jambes sont souvent entraînées dans des aventures sportives qui les dénaturent et leur font subir toutes sortes de mouvements qui ne sont pas toujours en accord avec les lois de la beauté. Même si vous aimez une paire de jambes à la folie, vous n'arrivez pas à prendre plaisir lors d'un parcours qui se déroule sur un stade. Durant ce parcours votre désir fait face

à toutes sortes d'efforts qui rendent visible des muscles. Et ces muscles ne sont pas toujours en accord parfait avec les sinuosités des jambes en question – de sorte que vous vous mettez à vous poser des questions au sujet de la beauté de ces jambes. Vous jugez sévèrement leur féminité, grâce, élégance et appartenence au domaine divin. En effet, ni Aphrodite ni Diane n'étaient leurs muscles de cette façon, car même les chasses ou les batailles ne portaient pas atteinte à leur harmonie gracieuse. (Souvenons-nous des grandes danseuses du passé.) Je ne parlerai pas de tuniques – pas dans ce chapitre, en tout cas. Elles ne rentrent pas en ligne de compte pour la bonne raison que la femme à laquelle je pense depuis quelque temps ne porte pas de tuniques. Jusqu'à ces derniers temps, elle ne portait même pas de robes, ce qui paraît incroyable, étant donné le titre de ce récit. Je pourrais en effet l'intituler *La femme qui ne porte jamais de robes*. Ou *La nudité d'une femme dans toute sa splendeur*. Personne ne doute que ce sujet est tout à fait à portée de la main de n'importe qui, pour ainsi dire. On voit une femme nue, on lui fait une suggestion ou deux, elle se met à courir tout doucement, sans faire étalage de ses muscles indésirables. Et au bout de quelques heures on constate que le livre en question se met en route tout doucement, inspiré par la douceur de la femme que l'on décrie. Oublions les pantalons pour le moment, pour un certain temps : on reste en admiration – bouche bée, pour être franc – devant cette coureuse lente et indolente qui exhibe toutes les courbes imaginables et inimaginables de son corps entièrement nu. Cela n'arrive pas tous les jours, il faut le reconnaître. Primo, on n'a pas envie de voir toutes les femmes courir ; où que ce soit, d'ailleurs : dans un stade, dans une rue, dans une prairie. Et si ces femmes-là se mettent à courir, elles s'éloignent à vive allure, ce qui présage l'avènement d'autres femmes dont la parenté avec Aphrodite est indiscutable.

Mais les robes ont leur histoire qui ne se confond pas avec les coureuses ni même avec les Aphrodites. Tout dépend de la femme qui porte telle ou telle robe en ce moment. Cette femme est-elle mariée ou non ? Vit-elle seule ? Tout est possible : même une très belle femme est tout à fait en mesure de désirer la solitude et de la mettre au-dessus de tous les amusements, toutes les extases que la société nous procure aux moments voulus, aux moments où la solitude commence à nous peser. Cette femme ouvre une de ses armoires et en sort une robe pour la mettre devant un miroir qui profite de cette opération. Tout le monde profiterait de cette cérémonie, s'il y avait un monde quelconque dans la pièce où la cérémonie se déroule. Cette femme admire sa propre beauté, et cela nous rappelle un conte où une reine se croit imbattable dans le domaine de la beauté – et dans tous les autres domaines, d'ailleurs. Il n'y a pas un seul domaine où cette femme ne soit supérieure à toutes les autres femmes, si étrange que cela paraisse. Nous avons l'habitude de sélectionner les détails des femmes et des

hommes que nous aimons. Il est vrai que nous les aimons en vrac, tout compte fait, mais un jour une jambe apparaît dans ce fatras de qualités, de beautés, et nous nous disons que cette jambe est au-dessus de tout le reste, malgré la beauté indiscutable de l'ensemble. Nous nous disons même que cette jambe pourrait embellir un piédestal, tant qu'à faire. Si nous pouvions détacher cette jambe du reste, du corps de cette femme sublime, nous la mettrions sur un piédestal – sans faire de mal à la personne en question. En détachant cette jambe de l'ensemble merveilleux, nous risquons, en effet, de déchirer un tendon ou d'abîmer un nerf – ou quelque chose de semblable. Et pour rien au monde nous ne voudrions faire du mal à la personne que nous aimons ou admirons tout simplement. C'est fait – la jambe est sur le piédestal, mais le problème de la déchirure éventuelle nous tourmente toujours. Et pourtant la jambe est là, et le reste du corps se promène quelque part, hors de notre portée. Cela ne nous inquiète pas outre mesure : cette jambe suffit largement à satisfaire les nécessités du moment. Mais il y a d'autres moments, et nous le savons – et nous attendons leur arrivée d'un moment à l'autre. Et nous devons nous préparer à leur apparition pour ne pas être pris au dépourvu. Pis encore, la déchirure musculaire, la possibilité d'une douleur passée continue à nous tracasser. C'est absurde et presque surréaliste, mais nous aimons les peintres surréalistes et nous n'arrivons pas à en faire abstraction. Nous nous disons que la jambe est là et que, par conséquent, nous devons en jouir pour ne pas passer pour des imbéciles achevés. Comment jouir de cette jambe ? On la détache du piédestal, on la caresse, on la remet sur le piédestal : on peut caresser les jambes et les bras sans les détacher de quoi que ce soit. D'ailleurs, ce détachement temporel – notre détachement corporel d'avec cette jambe (à ne pas confondre avec son abandon du corps) – nous permet de profiter des angles de vision dont j'ai parlé tout à l'heure. Même quand il s'agit de statues inanimées, nous marchons autour d'elles pour ne rien perdre de leurs sinuosités, de leur texture – tandis que, dans notre cas, il s'agit d'une statue animée par le souffle de Dieu. (Ne pas confondre avec Pygmalion.) Il s'agit d'une jambe animée, pour être exact – ce qui veut dire que cette jambe est tout à fait capable de nous quitter pour effectuer un voyage au milieu de contrées lointaines. Nous avons beaucoup de problèmes avec nos semblables qui nous quittent ou trahissent pour un oui ou pour un non. Et même si nous décidons de garder ne serait-ce qu'un élément de leur substance – une jambe, par exemple – cette jambe risque de nous trahir et de partir pour nous laisser en tête-à-tête avec nous-mêmes. Il n'y a que des trahisons et des départs dans cette vie inqualifiable. Comment répondre à une trahison ? Il n'y a pas de moyen d'y répondre – on nous crucifie, un point c'est tout. Mais on peut contrer un départ par une arrivée inopinée dans une ville que l'on ne connaît pas. « Elle est partie – soit », nous nous disons. Ou « tant pis » – cela dépend.

Ou « tant mieux ». Elle est partie dans un autre pays. Eh bien, nous partons aussi, de la même manière. Nous quittons notre pays natal, nous arrivons dans un pays étranger – c'est notre arrivée qui compte – et nous nous y installons pour de bon, en sachant qu'elle ne reviendra jamais. Telle est sa nature interchangeable. (Nous la connaissons suffisamment pour savoir qu'elle est têtue.) Et puis nous décidons d'exercer notre vengeance à l'échelle du monde entier : il nous a toujours trahi et bafoué.

Nous partons sans arrêt, et parfois nous n'avons aucune idée de notre destination. Et cela ne se réduit pas à la formule bien connue : fuir le monde abject. Non, nous partons pour partir, pour faire le contraire ceux qui arrivent et nous embêtent à longueur de journée, à n'en plus finir. Et nous partons avant qu'ils n'arrivent – et parfois ils n'arrivent pas, ils ne partent pas dans notre direction. Mais il vaut mieux prévenir que subir. Nous subissons de toute façon, tout le temps – nous subissons l'espace et le temps. Nous subissons même ce qui ne nous concerne pas, par exemple les sports d'hiver. Il y a une station du ski quelque part et cela nous embête. Disons que cela nous est désagréable. Pourquoi ? Pour la bonne raison qu'il y a des skis quelque part – et il y a beaucoup de créatures qui pratiquent le ski, montent sur ces skis, glissent le long des pentes, font des zigzags pour faire envie à ceux qui ne savent pas skier – sans parler de zigzags. Pourquoi en parlons-nous – de temps en temps ? Nous voulons vivre, ne serait-ce qu'à l'intérieur de nos pensées. Et à l'extérieur de ces mêmes pensées ? Nous en parlons à nos murs. Nous disons au mur le plus proche : « Tu sais, en ce moment je suis dans les montagnes, sur un paire de skis. Je fais des zigzags, beaucoup de zigzags. Nous battons tous les champions du monde. Il y a un champion du monde à mes côtés, et il fait un zigzag. Moi, j'en fais deux. Il en fait deux – moi, j'en fais quatre. Alors, il se met à parler, à me supplier de lui donner des leçons. Je lui dis que je n'ai pas le temps. Je suis trop occupé dans mes laboratoires où je cherche et trouve l'immortalité de la race humaine. Il y a un élixir qui est en train de naître dans mes éprouvettes. Et je précise que cet élixir sera prêt à la consommation dans trois ou quatre semaines. « Mais vous n'en aurez pas », je précise. Et j'ajoute : « Même si vous payez le prix fort ou à prix d'or. Deux millions de dollars environ. » C'est ainsi que nous trouvons une grande, profonde satisfaction dans une vie presque entièrement dépourvue de joies. Eh bien, nous la remplissons de joies, petites et grandes. Et puis nous nous rendons compte que les joies quittent la coupe de la vie qui semblait être pleine il y a encore quelques minutes. Les joies s'écoulent par un trou que nous ne voyons pas. Nous cherchons ce trou – nous mettons un temps fou à le trouver. Nous le trouvons et nous le bouchons. Mais à ce moment-là, nous n'avons plus besoin de joies, et nous leur disons : « Si vous voulez couler – libre à vous. Coulez tant que vous voulez. Vous

voulez rejoindre la mer ? Tant mieux ou tant pis pour vous. Penseriez-vous que la mer soit supérieure à cette coupe que je vous ai tendue si fraternellement ? Vous ne croyez donc pas que nous sommes frères et sœurs. Eh bien – adieu. Adieu pour toujours, comme dit José à Carmen. »

Les robes sont un peu comme cela, sauf qu'elles ne coulent pas. Certes, la femme que nous aimons est capricieuse : nous n'aimons pas les femmes ordinaires, fidèles à toute épreuve et d'une gentillesse incroyable. Tout cela est ennuyeux à mourir. Et comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas envie de mourir. Notre femme est donc capricieuse, et lorsque nous rêvons de sa robe bleue, de sa façon de la porter, elle met sur son dos et le reste de son corps une robe jaune – et notre excitation retombe comme un soufflé. Nous n'aimons pas les soufflés qui tombent et retombent, mais notre excitation est bien plus précieuse, puisqu'elle est rare, pour ne pas dire rarissime. Elle ne nous rend pas visite tous les jours. Il nous arrive de ne pas être excité pendant des semaines et des semaines. Au bout de la troisième semaine, nous commençons à compter sur la robe bleue, et puis nous voyons la robe jaune et notre soufflé personnel retombe encore plus vite que n'importe quelle autre soufflé. Il paraît que les soufflés existent pour pouvoir retomber, sinon leur existence n'aurait pas de sens. Les soufflés existent pour que nous puissions parler de notre excitation, de notre joie, de nos transes. Tout cela retombe assez vite, et c'est pour cela que nous pouvons en parler en connaissance de cause – c'est pour cela que les soufflés existent and embellissent nos tables. Et les robes embellissent nos corps pour que nous puissions parler de ces corps, sans franchir les lignes rouges de la politesse, de la décence. Au lieu de dire, « Vos seins m'enchantent au point de me faire perdre connaissance », nous disons simplement : « Quelle belle robe ! » Et nous mettons un point d'exclamation à la fin de la phrase pour souligner le galbe de ces seins, ou le galbe du dos que la même robe recouvre pudiquement. Tout existe en fonction de la politesse, pourrait-on dire – et pourtant nous sommes loin d'être polis. Nous sommes souvent vulgaires, sans nous en apercevoir. Mais les galbes et les robes continuent de garder leur voisinage, et tous deux jouent un rôle très important dans notre vie. Au moyen des robes nous pouvons punir la femme qui les porte ou les portait, ce qui peut paraître bizarre à première vue. D'ailleurs, la situation à laquelle je pense en l'occurrence se déroule après la séparation d'un couple uni durant dix-huit ans.

Vous êtes donc unis, et puis vous êtes désunis, et la loi n'y est pour rien, malgré sa participation légitime dans le processus au bout duquel un membre de cette coalition quitte l'appartement, le foyer familial – et aussi le jardin qui jouxte cet appartement. En fin de compte, il s'agit plutôt d'une maison, mais cela n'a pas d'importance, dans le contexte. Le

contexte est rempli à ras bords de robes, et ce sont ces objets qui construisent le récit que je suis en train de dérouler, tel un tapis roulant ou plutôt volant, étant donné que tout s'y envolé peu à peu. Un homme et une femme se rencontrent, comme cela se produit dans beaucoup de films. C'est peut-être un coup de foudre qui se met à broyer les cœurs des participants. Comme s'il s'agissait d'une tasse de café à venir. Sans doute visitèrent-ils plusieurs cafés ou bistrot, avant de procéder à l'église où l'on proclama qu'ils étaient dorénavant unis pour la vie. Quelle robe portait-elle à cette occasion ? Le problème que cette occasion soulève est plus complexe qu'on n'imagine. D'habitude, une femme giffe son mari, met ses robes dans une valise et part. Ou elle giffe son mari – cet élément du rite ne change pas – et met son mari à la porte. Lui aussi, prend ses affaires, certaines d'entre elles, et claqué la porte, comme s'il ne pouvait pas quitter un lieu sans claquer une porte ou deux. La porte claqué et le son résonne dans l'atmosphère pendant un bout de temps. La résonance n'a qu'un côté psychologique dans cette histoire : elle n'a rien à voir avec les robes qui sont imbues de la psychologie et de motifs, pour tout vous dire. Eh bien, le mari part, mais sa femme n'assiste pas à son départ – pour une raison inconnue. Peut-être est-elle en train de chercher un autre mari – pour ne pas perdre un temps qui se range toujours du côté du vieillissement. Plus tôt vous vous mariez, mieux c'est pour vous : la qualité de votre mari ou de votre femme dépend largement de votre jeunesse, de votre beauté – à moins que vous ne soyez milliardaire. Ou un millionnaire, pour exprimer les choses plus discrètement. Non, non et renon : la femme ne cherche pas un nouveau mari, étant donné sa fatigue et sa conscience de la liberté qui est en train de naître à l'intérieur de son corps – et même dans son for extérieur. En d'autres termes, elle continue à jouir des plaisirs et des jours en compagnie des hommes qui ne sont pourtant pas considérés comme des partenaires à vie, comme on dit à l'église. Le plus souvent, ce sont des partenaires qui disparaissent au bout d'un mois – pour mettre les choses au mieux. Enrègle générale, les déceptions suivent les enchantements : elles sont fidèles au poste. Dès que la femme se dit qu'au bout de compte elle pourrait être définitivement heureuse avec son nouveau compagnon, celui-ci oublie d'effacer les traces d'un rouge à lèvres qui trahit son comportement illicite d'une façon ostentatoire. Sans mot dire, la femme le met à la porte, après avoir montré le reflet de son crime exposé en toute franchise par le plus gros miroir en sa possession. Il ne faut pas s'attendre à un échange linguistique et typique du genre : « C'est quoi ça ? C'est ainsi que tu m'aimes ? C'est ainsi que tu jouis de ma beauté, de ma tendresse, de ma poitrine que tu encenses toutes les semaines ? parfois deux fois par semaine ? » D'habitude, les hommes répondent : « Non, ce n'est pas comme ça. » Et ils essaient d'embrasser leur partenaire. Tantôt ils réussissent, tantôt ils encaissent une paire de gifles.

Est-ce une vraie réussite, un baiser de ce genre ? Peut-être pas. La plupart du temps vous embrassez quelqu'un sans penser à ce que vous faites. Vos lèvres se tendent vers un objet quelconque, et ils exécutent un mouvement automatique qui ne vous rapporte rien, à part une satisfaction que vous n'arrivez même pas à définir. Vous avez fait quelque chose, mais quoi ? La réponse quitte votre cerveau et se met en face de vous, munie d'un signe que vous connaissez par cœur. L'interrogation. Cette fois, vous ne questionnez ni votre destin ni le sens de la vie. Laissons-les tranquilles pour le moment. Il y a des choses plus urgentes, même si elles ne sont pas encore mises à notre agenda. Nous nous réveillons, regardons notre table de nuit et remarquons la présence significative de notre agenda où tout est marqué, de a à z. Pourquoi ne pas ajouter à ce fatras d'inutilités un baiser qui peut s'avérer utile, tôt ou tard ? D'accord, nous avons l'intention d'embrasser une femme qui ne nous plaît pas outre mesure. Nous voulons pourtant l'embrasser – par gentillesse, purement et simplement. C'est comme si l'on serrait la main à un homme. Pas tout à fait, pas tout à fait. Si vous faites un baisemain, la femme qui se tient à vos côtés peut penser que vous êtes un aristocrate, que vous ne pouvez pas vous passer de ce signe culturel. Vous serrez la main d'un homme, et la plupart du temps personne ne prend ce geste au sérieux – à moins qu'un contrat archi-important n'apparaisse dans le sillage de ce geste. Alors, tout paraît normal, même si quelqu'un s'apprête à vous accuser d'un écart à ce que l'on appelle communément « les valeurs traditionnelles ». Mais pour cela, pour pouvoir détecter ce signe néfaste – d'après certains puristes anormaux – il faut suivre les doigts de celui qui vous serre la main. Les doigts ne s'arrêtent pas à la rencontre de la paume de votre main : ils continuent à bouger d'une façon suggestive. Que suggèrent-ils ? Une caresse sans doute : ils vous caressent ouvertement, sauf que cette ouverture n'existe que pour vos sens qui sont à l'affût de cette affection tactile. Vous êtes dans l'espoir de recevoir ce signe – même si vous n'êtes pas un sémiologue qui voit des signes partout, même là où il n'y a que des yins et des yangs. « Ce sont aussi des signes », affirme-t-il, mais laissons-les de côté, ces triomphes de la pensée chinoise. Pour le moment, pour le moment. Il y aura un moment où tous ces laissés pour compte resurgiront et seront à la une de nos journaux – et aussi dans notre journal personnel.

Ce sont des signes, des yings et des yangs parsemés autour de nous – dans l'attente de notre attention. Comme tout le monde le sait, le yin est un signe dédié, dévoué à la femme – à n'importe quelle femme, pourrait-on dire. Il est vrai que nous n'embrassons pas la main ou la joue d'une femme que nous n'associons pas à ce signe. Et si nous le faisons, nous exécutons cette manœuvre à contrecœur. Nous faisons un pas en direction de cette femme, et nous constatons avec horreur que notre cœur est déjà à l'affût de ce qui risque de se passer,

de se dérouler devant les sens de notre cœur, de son sixième et septième sens. Nous entendons ses battements, nous tressaillons en présence de sa fébrilité, de son inquiétude. Il ne nous dit pas textuellement : « Ne baise pas la main de cette femme : elle te comprendra de travers. » Sans parler d'un baiser visant les lèvres. Dans ce cas, tout sera compris de travers : vos lèvres, votre langue (malgré sa discrétion), votre main qui ne fait rien à première vue — ni à deuxième vue. Les vues qui participent à ce rite sont multiples et hautement dangereuses. Elles voient tout, ces vues — surtout ce qui n'a lieu nulle part. Mais elles scrutent aussi ce nulle part et y trouvent votre comportement illicite qui se termine soit par un mariage, soit dans une prison. Vous préférez le mariage, et vous voilà marié pour le meilleur et aussi pour le pire qui avance à toute allure pour dépasser, vaincre le meilleur que les forces cosmiques effacent au bout de quelque temps. Un juge contemple votre baisemain et émet la remarque suivante : « C'est un aveu amoureux évident car dans ce baiser, dans son for intérieur, le yin et le yang se marient pour toujours. » Et si quelqu'un demande à ce juge : « Où voyez-vous le yin et le yang ? » le juge sort les deux signes, les deux symboles de sa poche, les colle à la veste de l'homme et à la robe de la femme, et tout le monde se met à admirer la beauté de cet amour à la chinoise.

Le yin n'existe pas sans le yang, et tous les hommes qui se trouvent en face de femmes se sentent obligés de démontrer leur attachement à cette vérité qui concerne aussi les homosexuels et les lesbiennes, si étrange que cela paraisse. Un homosexuel dit au même juge — il y a un nombre incalculable de juges de par le monde — que s'il voit un homme à proximité de son corps, il ne peut continuer son bonhomme de chemin pour la bonne raison qu'il est un animal social, et ce statut l'oblige à toucher cet homme, ne serait-ce que d'une manière artificielle. Cela veut dire quoi, cette définition, ce mot « artificiel » ? dans ce contexte ? Cela veut dire « un attouchement », mais tout le monde sait que ce mot est bien plus dangereux que le verbe « toucher ». Vous touchez quelqu'un par inadvertance, vous dites : « Pardon », et reprenez votre chemin, comme si de rien n'était. Mais s'il agit d'un attouchement, vous vous attardez auprès de votre partenaire qui devient votre partenaire au moment où le mot « attouchement » vient à l'esprit des deux personnes engagées dans ce rituel. « Il m'attouche », dit une de ces personnes — peut-être même à mi-voix. Et l'autre personne se demande si le mot « attouchement » est le mot juste ou injuste. En tout cas, ni celui qui attouche ni son partenaire — ce partenariat est peut-être volatile — ne définissent la situation au moyen du mot « attouchement ». Et n'oublions pas que ni l'un ni l'autre ne disent « pardon », comme si la situation qui se déroule sous nos yeux était tout à fait normale. Mais qu'y a-t-il de normal dans cette situation ? Deux êtres humains se rencontrent au milieu d'une

rue, et l'un de ces soi-disant amis effleure son copain, si vous voulez. (Ils sont déjà très proches l'un de l'autre.) Et le verbe « effleurer » ? Que signifie-t-il dans le contexte ? Nous devons nous rendre compte que ce verbe ne débouche pas encore sur quelque chose d'anormal – sur un effeuillage, pour dire la vérité. Il y a des individus qui croient – naïvement, sans doute – que ce verbe ne se rapporte qu'aux femmes, étant donné que le mot strip-tease concerne une multitude de femmes, des millions de femmes – et une centaine d'hommes, malgré leur beauté, leur muscles et leur sex-appeal. En tout cas, c'est ainsi que raisonnent les gens qui ne sont pas tout à fait au courant de ce qui se passe dans le domaine du sexe et de l'érotisme forcené. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas d'un effeuillage : nous sommes au milieu d'une rue. Et alors ? comme dirait quelqu'un. À Amsterdam une centaine de cyclistes roulaient sur leurs engins en pleine ville pour démontrer leur capacité à se passer du pétrole – et de vêtements, par la même occasion. Ne suffirait-il pas de prendre son vélo, de l'enjamber allégrement et de faire un petit trajet au milieu des voitures en se moquant de leurs conducteurs ? « Vous avez besoin de pétrole, et moi, pas du tout. Je me contente de l'air frais. Je respire à plein poumons, et seuls vos moteurs me gâchent la vie. » Mais les vêtements ? Pourquoi les punir ? Ne veulent-ils pas faire les mêmes promenades, profiter du même air, libre et frais ? Pourquoi cette inégalité criarde que la Révolution française n'aurait pas approuvée, malgré les habits que même les révolutionnaires portaient jusqu'à la fin, jusqu'au déshabillage partiel sur l'échafaud. Comment lutter contre cette inégalité ? Vous heurtez une voiture, son propriétaire en descend et vous affronte en pleine rue, comme je l'ai déjà signalé. Vous lui dites : « Je ne vous parlerez pas, avant que vous ne vous dépouilliez de vos vêtements. Que prouve leur présence ? Penseriez-vous qu'elle prouve l'abondance du fric dans votre frac ? D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un frac, contrairement à ce que vous vous imaginez. Un simple smoking – il n'y a pas de quoi vous enorgueillir. Penseriez-vous que je ne sois pas en mesure de m'offrir ce nœud papillon ? » En le disant, vous agrippez le nœud en question et l'arrachez violemment du cou de votre adversaire qui devient un ennemi, au fur et à mesure que la discussion continue à suivre ses méandres. Pourquoi ne pas continuer, tant que vous êtes sur votre lancée ? Vous êtes non seulement sur votre lancée, vous êtes aussi dans le bain, quelle que soit la signification de ce bain. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux être dans le bain qu'hors du bain, ce qui est accessible à n'importe quel clochard. Par contre, la présence d'un bain hausse votre statut social et vous permet d'exposer votre nudité sur votre vélo – dans une des rues d'Amsterdam.

La liberté est limitée – autrement dit, elle a ses limites à l'intérieur des pays totalitaires. On vous dit que l'objectivité n'existe pas, ce qui permet aux propagandistes de

parler de la sécurité de la population civile. « Les bombes ne tombent que sur les sites militaires, les objets militaires. » Et si un enfant périt pendant une attaque aérienne, on annonce que cet enfant portait un fusil. « Et un drone, une bombe ne voit pas le visage de cet enfant. Nos engins ne voient que les fusils portés par des hommes et parfois par des femmes. On vise ces fusils, et peu importe qui se trouve à côté de ces armes redoutables. » Dans le cas des bicyclettes décrites plus haut, l'angle de vision se déplace vers un poteau télégraphique. Il y a toujours des curieux, des observateurs inoffensifs qui regardent la rue dont on leur parle depuis quelque temps. Il paraît que dans cette rue il y a des hommes et des femmes nus qui roulent à bicyclette pour démontrer à tout le monde que l'on peut vivre sans produits pétroliers. Mais les observateurs se soucient peu du pétrole et même de son prix : ils sont attirés par la nudité du corps humain et prétendent que les vêtements ne reflètent que l'aspect extérieur de notre vie, de notre personnalité. Certains d'entre nous aiment la couleur rouge, mais cela ne signifie pas que nous adhérons aux doctrines communistes. Par contre, la couleur de notre peau que la nudité révèle dans toute sa splendeur – notre peau est splendide, étant donné qu'elle fait partie de l'être le plus parfait de la création – en dit long sur nos habitudes, nos préférences. Si nous passons le plus clair de notre temps au soleil, la peau en témoigne avec une éloquence exemplaire, mais cette éloquence ne va pas jusqu'à prétendre que notre adhésion au yang est inconditionnelle. Et si quelqu'un nous accuse de machisme, nous pouvons toujours dire que nous aimons la Sonate *Au clair de lune* de Beethoven par-dessus tout le reste. Et ce par-dessus dépasse même sa Cinquième symphonie. Bon, vous vous promenez nu dans les rues de la capitale, et si un policier vous arrête, vous lui dites que vous prouvez votre amour envers le soleil ou la lune – cela dépend de la couleur et les nuances de votre peau. Et si cet argument reste sans écho, vous ajoutez que le pétrole nuit à notre santé. « Et les bicyclettes écrasent trop de passants – à tel point que l'on compte les interdire dans les rues de Moscou. » À ce moment précis, on vous fait remarquer que la Russie ne peut servir de référence dans aucun domaine, vu son engagement dans un conflit qui détruit les villes et les familles ukrainiennes.

Mais revenons à nos moutons ou plutôt à nos vêtements – à nos robes. Au début de ce récit, je parlais d'un homme qui avait jeté les robes de sa femme à la poubelle. Certes, cet événement n'a pas le même poids que la guerre en Ukraine – ni sur le plan physique ni dans le domaine psychologique. Mais alors, nous nous demandons (à juste titre) : « De quoi peut-on parler aujourd'hui ? À côté du conflit Russo-ukrainien, tout a l'air minuscule – à part les catastrophes israéliennes. Est-ce le moment de parler d'Amsterdam et des corps nus qui y flânent ? Pensons au poteau télégraphique qui nous empêche de voir le monde entier en ne

laissant dans notre champ de vision qu'une parcelle liée à la moitié d'une bicyclette. Oui, cette bicyclette est divisée en deux, et nous constatons que la moitié qui nous est offerte ne contient que deux bras dont la nudité ne gêne personne – même pas les dames les plus conservatrices. D'ailleurs, ces dames parlent souvent de « beaux hommes », et par conséquent nous nous demandons si elles sont vraiment heureuses en ne voyant que deux bras de la beauté masculine dont elles rêvent en catimini. Parfois, ces dames interrompent leur promenade, se retournent et contemplent à volonté un homme qui s'éloigne à pas lents et sûrs. Comme disait Pouchkine : « L'amour n'a pas d'âge. » Par parenthèses, je connais de jeunes hommes qui font la même chose en présence des vieilles femmes. Ils se retournent, les suivent pas à pas pour admirer leur silhouette plutôt vétuste, et vous vous rendez compte qu'aucune nageuse à la fleur de l'âge ne les excite au même point.

Ce qui nous intéresse, pourtant, ne se réduit pas à des instincts qu'on appelle différemment, parce qu'on peut les attribuer à nos tendances sexuelles ou esthétiques. Ce qui compte, en fin de compte, c'est notre survie – notre patience qui nous permet de surmonter un tas de problèmes insurmontables. Nous nous disons : « Ce problème est vraiment insurmontable et par conséquent nous n'arriverons jamais à le surmonter. » Ce n'est pas vrai – heureusement pour nous. Notre patience se rapporte à une multitude de choses. En quelque sorte, notre bonheur est aussi un aspect de notre patience, étant donné qu'il est immobile la plupart du temps. Si vous bougez – psychiquement, moralement – vous n'êtes pas vraiment heureux car les êtres heureux restent où ils sont : ils y sont heureux. Dans cet état, dans cet endroit. Pour peu que tu te bouges, comme dit le poète. Pouchkine est aussi d'accord là-dessus, lorsqu'il parle d'Eugène Onéguine qui se soumet au désir de changer de place. Le héros de Pouchkine tue son ami, mais son impatience foncière ne lui permet pas de supporter cette perte ou plutôt le mal que les remords déclenchent sans qu'on puisse les arrêter une fois pour toutes. Les remords sont partout, et même si vous vous coupez un doigt pour prouver – à l'aide du sang qui coule – que vous êtes vivant, que vous avez des remords vis-à-vis de votre doigt qui ne vous a rien fait. Certes, parfois il fait ce qu'il ne faut pas faire, et ce qu'il faut faire, il le fait de travers. Et s'il joue du piano, il tape à côté des touches tout le temps, de sorte que les fausses notes sont votre image de marque. Mais cela ne vous autorise pas à lever la main contre votre doigt. Chaque partie de votre corps a sa destination, sa prédestination, et vous ne devez rien lever, lorsque vos pensées s'orientent vers votre anatomie ou constitution. Tout est bénéfique et béni, et il n'y a rien à faire au moment où tout va mal. Et tout va mal tout le temps. Même vos robes vous trahissent – et pourtant elles sont bien rangées, pendues – et elles sont à l'abri des mites. Et puis vous vous dites que personne n'est à l'abri des mites

car elles sont partout. Même vos pensées sont des mites – et pas des mythes, contrairement à ce que vous croyez. Vous pensez que chaque pensée fabriquée par votre cerveau est légendaire et peut logiquement devenir le fondement d'un nouveau monde. Mais cette pensée tombe à l'eau, comme tout le reste, et vous nagez, vous nagez en compagnie de vos pensées et aussi de votre corps. En principe vous ne savez pas nager, et pourtant vous nagez : vous n'avez pas le choix.

Les robes continuent à vous poursuivre, malgré tous vos efforts. Vous essayez de noyer votre chagrin dans le vin et aussi dans l'eau où vous nagez. Pourquoi les robes ? Seriez-vous une femme ? Non, vous êtes un homme, et vous avez l'impression que vous êtes marié. Qui plus est, votre femme a une multitude de robes rangées dans ses placards – dans deux placards, pour être exact. Et l'intérieur de ces placards est une vraie image du bonheur, immobile et parfait. Rien ne peut l'altérer parce que ce bonheur n'a besoin de rien, sauf de l'immobilité. Et comme les mites ne perturbent pas ce bonheur, il demeure un mythe. Pourquoi ? Parce que nous savons pertinemment que le bonheur est inaccessible. Au moment où nous pensons : « Ça y est, je suis heureux, j'y suis parvenu », quelque chose survient, et une mite arrive, prête à ronger le bonheur dont la perfection est remise en question. Et chaque remise en question de ce bonheur proverbial s'apparente à une mite – ou à une armée des mites. Les mites déclarent la guerre à notre bonheur, et tout s'écroule, comme d'habitude – si ce n'est que les robes continuent leur bonhomme de chemin dans les placards. Que font-elles dans ces placards ? Vous ne parvenez pas à vous en débarrasser. Est-ce cela votre destin ? Ce destin, que pourrait-il signifier ? Que vous devez devenir une femme ? contre vents et marées ? Pourquoi ? Pourquoi contre vents et marées ? Pourquoi les vents et les marées devraient-ils être contre votre avenir féminin ? contre ce devenir ? Auraient-ils un mot à dire dans cette histoire, au sein de votre vie ? Au sein de ma vie – c'est ainsi que l'on amorce cette métamorphose, saluée par les transfuges, transfigurés, transsexuels – par tous ceux qui sont en transe, autrement dit. Pourquoi dire tout cela autrement ? Nous sommes heureux, et si nous ne le sommes pas, nous n'avons qu'à nous pendre dans un placard pour ne pas bouger pendant des semaines et des semaines. Après tout, les robes nous donnent une bonne leçon, à condition que les mites ne s'y mêlent pas. D'ailleurs, nous n'avons pas peur des mites : elles n'arriveront jamais à nous détruire, quoiqu'elles fassent. Et que peuvent-elles faire, à part ce fameux rongement ? Elles nous rongent, elles nous rongent – comme s'il s'agissait d'une armée de remords. Et nous continuons notre bonhomme de chemin – sans quitter notre placard.

Au bout d'un certain temps, nous commençons à nous poser des questions au sujet de

notre renfermement, de notre immobilité, de notre fidélité à une femme que nous ne connaissons pas. Serions-nous vraiment mariés ? Mais on peut posséder une robe sans aucune assistance de la part des femmes. Remarquez que nous ne portons pas ces robes — nous sommes simplement pendus à côté d’elles. On peut se pendre où l’on veut, même si l’on ne vit pas dans un pays démocratique. C’est d’autant plus facile que pour notre pendaïson, nous recourons aux services d’un placard, sans jeter un coup d’œil du côté des arbres qui ont l’air de nous inviter à une pendaïson. Nous déclinons l’invitation qui, entre parenthèses, n’a rien à voir avec *L’Invitation à la danse* de Weber. Si Weber lui-même nous invitait à une danse, nous danserions toute la nuit et même toute la matinée suivante. Mais un arbre est un autre paire de manche. De toute façon, nous n’avons pas besoin de danser : notre immobilité nous procure un bonheur sans pareil. Il est vrai que le placard nous gêne un peu, d’autant que le produit utilisé contre les mites produit une odeur désagréable qui nous gâche la vie. Eh bien, il faut choisir entre une mauvaise odeur et l’absence de bonheur. Mais réfléchissons, avant de prendre une décision hâtive. Nous avons déjà compris que les mites ne portaient aucune atteinte à notre état d’esprit. Certes, elles détruisent nos robes, lentement mais sûrement. Nous ne mettons jamais ces robes — cela, nous l’avons déjà prouvé abondamment — pour la bonne raison que nous ne sommes pas une femme. Et même si nous en étions une, nous ne bougerions pas pour la bonne raison que l’immobilité nous garantit un bonheur sans limite. Méditons calmement, paisiblement. Nous avons atteint le bonheur absolu, et pour rien au monde nous ne le quitterons. Malheureusement cela veut dire que nous resterons dans le placard, à moins qu’une femme ne nous mette sur son dos. Pour quoi faire ? Pour aller au bal, par exemple. Ou simplement pour assister à une pièce de théâtre, en attirant tous les regards — même ceux des comédiens. La pièce se joue sur une scène, tandis que les comédiens s’occupent de la salle, de votre beauté — ou plutôt de la beauté de la femme qui vous porte. Vous la rendez heureuse, étant donné que vous êtes un symbole du bonheur — par la force des choses. Toute votre vie vous avez travaillé pour ça — même à l’intérieur de l’atelier où l’on vous fabriquait ; même sous les mains de la couturière qui n’était pas nécessairement très heureuse. Bref, vous rendez heureux les comédiens qui ne se soucient plus de Molière ou de Shakespeare et du public dont les yeux sont rivés sur votre robe ; ou sur moi, si vous voulez. S’agit-il de fétichisme ? Vous vous imaginez dans la peau d’une robe, et vous êtes heureux, par-dessus le marché. Tantôt vous êtes immobile, ce qui dénote votre patience et la satisfaction qui rayonne de votre visage. Oui, vous avez un visage, malgré votre appartenance à la race des robes. Et rien d’humain ne vous est étranger. Résumons-nous : vous êtes immobile et heureux parce que vous êtes immobile. Mais si quelqu’un vous met sur son

corps, vous commencez à bouger en fonction de ce que le corps manigance. Vous restez immobile, pourtant – et par conséquent votre bonheur ne bouge pas. Si le bonheur se met à bouger, tôt ou tard il devient un immense morceau de malheur. Le bonheur ne peut se mouvoir que dans la direction du malheur ; il faut le retenir une fois pour toutes. Nous le retenons et nous restons dans le placard.

Il faut revenir aux plaisirs simples, et il n'y a rien de plus simple que la vie dans un placard. Et si l'on pense que la tranquillité de la vie existe en dehors des placards, on se trompe lourdement. Que l'on ne nous parle surtout pas de société et de chasse. Comment peut-on rester heureux en tuant un lièvre ? ou un oiseau inoffensif ? Et la société ? Un des symboles de ce qu'on appelle « société » se représente par une scène qui se déroule dans une salle de bal. On y a danse, on y danse – parfois tout en rond, il faut le reconnaître. Et puis un homme marche sur le pied d'une femme qui le gifle – cela va de soi. Un scandale éclate. Pourquoi ? Parce que la dame a une foule des soupirants à ses trousses, et un de ses soupirants provoque en duel celui qui se permet de marcher sur les pieds de la dame. Cela ne se fait pas, voyons ! Les adversaires échangent quelques regards hostiles, et le lendemain ils lèvent leurs revolvers et tirent des balles en direction de leur adversaire, de son cœur ou de son ventre. Où est le bonheur dans tout cela ? dans le cœur ? dans le ventre ? C'est pour cela qu'il faut plaider la cause de l'immobilité foncière et des placards – faute de mieux. Vous n'arrivez pas à rester tranquille. Vous gigotez sans cesse, vous dansez, comme si vous étiez dans une salle de bal. Et pourtant vous êtes dans une cuisine, et rien, personne ne vous invite à cette danse. La seule façon de vous rendre tranquille et par conséquent heureux est de vous remettre dans le placard – sans oublier de tourner la clé appropriée dans la serrure.

Nous savons tous que le yin s'exprime par une ligne intermittente. C'est le monde féminin, et dans notre cas, cela veut dire que nous pouvons, de temps à autre, quitter le placard pour nous promener un peu partout – dans les salles de bal, par exemple. Nous sommes nés pour séduire, pour danser avec des princes, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme on dit. Le yang est une ligne continue, ce qui suggère que les hommes sont constants, permanents, qu'ils ne trompent jamais leur femme. En principe, la plupart des hommes trompent leur femme à jet continu, et c'est pour cela qu'il vaut mieux ne pas se marier – pour être fidèle à la ligne continue et au yang. Mais la question (le problème) « être ou ne pas être » ne se limite pas à l'endroit où vous êtes pendu. C'est votre comportement qui l'emporte sur tout le reste. Vous êtes heureux – cela va de soi – sinon ce n'est pas la peine de parler de quoi que ce soit. On se tait et on est pendu – voilà une formule hasardeuse du bonheur. Il y a des hommes qui ne réussissent jamais à garder leur allure. Ils

marchent majestueusement et tout d'un coup ils se mettent à sursauter pour une raison inconnue. Il en va de même pour leurs pensées, leurs réflexions. Ils sautent d'un sujet à un autre, et puis ils s'arrêtent et ne sautent plus du tout. Et puis ils trompent leur femme à tour de bras, à tour de jambes. Et les célibataires ? Ils se contentent de la ligne continue, d'un tirt sans fin. Et s'ils se mettent à rêver des robes, de la grâce féminine de leur propre corps, ils prennent un crayon, tracent cette ligne proverbiale, et tout se remet dans l'ordre – dans l'ordre masculin. Et puis vous cédez à la tentation, vous ouvrez un autre placard, choisissez une robe et vous voilà une femme – une fois de plus. Vous êtes changeante, volatile, effervescente. Cela vous fait du bien, cette métamorphose. Le bonheur n'est pas toujours immobile, contrairement à ce que disent les philosophes. On peut donc contester la perfection de l'immobilité, mais les plaisirs simples et tranquilles sont d'une autre nature : ils sont incontestables. Oui, c'est un plaisir simple que nous décrivons pour le moment. Nous possédons une robe qui vient d'un grand couturier, et nous la mettons en valeur au cours d'un bal où un prince est censé tomber amoureux de nous, ce qui constitue un aspect supplémentaire du bonheur. C'est un plaisir simple, après tout, étant donné qu'il est décrit dans une multitude d'œuvres littéraires. Se trouver dans la peau de Cendrillon est aussi un plaisir simple – et une fois de plus, cela vane sans dire. Les plaisirs simples vont sans dire, et c'est de cette façon qu'ils deviennent simples une fois pour toutes. Vous vous demandez si vous éprouver un plaisir simple. Vous faites oui de la tête et vous vous mettez à énumérer les éléments de cette simplicité. Je suis dans la peau de Cendrillon, et une fée dont j'ai oublié le nom m'apporte une robe splendide, divine et simple à la fois. Si vous avez tous ces éléments à votre disposition, vous pouvez aller cavalièrement au bal – rien de plus naturel et de plus simple, d'autant qu'un carrosse vous attend déjà sous votre fenêtre. Les roues du carrosse sont en or – comme si elle appartenait au président américain ou au président russe. (Il ne faut surtout pas les confondre avec le prince en question.) Vous passez une nuit de rêve dans le palais dudit prince et vous y laissez un soulier, comme par mégarde. (Ce geste en apparence gratuit fait partie de votre bonheur simple.) Vous rentrez à la maison, et vous vous remettez dans votre placard pour retrouver votre immobilité. Vous êtes triste, mais votre tristesse fait partie de votre plaisir simple, sans ambages. Comme la vie est simple, lorsqu'elle ne contient que des plaisirs simples. Entre-temps, la ligne continue du prince n'interrompt pas son mouvement qui s'achève par votre mariage. Un plaisir simple, tout compte fait : tout le monde peut se marier – à volonté, pour ainsi dire. Cette fois, vous tombez sur un prince, et votre volonté vous dit « oui ». Quelques mois plus tard, un godelureau pensif tombe amoureux de vous. Vous n'aimez plus le prince, mais le godelureau n'a ni argent ni titre.

Alors, votre volonté dit « non », et vous remettez vos robes et vous-même dans le placard.

Tout compte fait, nous ne devons pas nous attacher trop aux placards : il y a d'autres espaces clos dans le monde. Prenons par exemple ce que l'on appelle « le cercueil-thérapie » que l'on pratique communément en Russie. Il est vrai qu'il y a des individus qui pensent à la Russie en ces termes : morts, cimetières et ainsi de suite. Et la suite est justement cette thérapie, grâce à laquelle beaucoup d'entre nous reviennent à la vie, ce que les placards ne réussissent pas toujours à faire, malgré leurs efforts et leur patience. Nos proches, nos connaissances ou les gens que nous ne connaissons pas du tout ne se sentent pas toujours dans leur assiette. Souvent ils se mettent à chercher cette assiette, en se disant : « Où est-elle ? Où l'ai-je fourrée ? » Et même quand ils se sentent de nouveau dans leur assiette, leur propre assiette, ils ne se sentent pas à l'aise. Ils bougent tout le temps, ce qui contredit outrageusement les règles de l'immobilité. Ils finissent par se rendre compte que leur vraie et seule assiette est un cercueil, ce qui peut paraître bizarre : les cercueils ne ressemblent pas aux assiettes. Mais cela correspond à l'instinct de la mort, comme on dit : Freud prétend que nous aspirons à la condition des pierres. Ou des cercueils, ce qui est encore plus facile. Et puis les pierres sont trop maniables : vous pouvez les lancer en l'air pour vérifier un des axiomes de Spinoza. Cette pierre ne sait pas que vous la lancez : elle pense qu'elle s'élance d'elle-même. Elle vole dans le ciel car telle est sa volonté, sa volonté la plus chère. Ensuite elle tombe, et elle n'est pas sûre qu'elle le fait volontairement : elle préfère le ciel à la terre — comme si elle était un homme (yang). Et pourtant c'est une femme (yin). Et un cercueil ? Laissons les pierres tranquilles. Qu'elles s'envolent, tombent et ressuscitent à volonté. Les cercueils sont une autre paire de manches. Ils nous attendent, pour tout vous dire. Et vous n'êtes pas semblable à certains héros de la fiction : vous ne rateriez pas ce rendez-vous, pour rien au monde. Comme si ce cercueil était votre enfant — ou votre neveu, votre mari. Pourquoi êtes-vous si amoureux des cercueils ? Je parle évidemment de ceux et celles qui veulent se soumettre à cette thérapie. La raison en est toujours la même : personne ne vous comprend, votre mari ne fait plus attention à vos robes ni à ce qu'elles cachent ou dénudent — votre femme rate ses petits plats tous les jours. Et dans certains cas, il n'y a aucun plat, ni grand ni petit. Et puis vous n'arrivez plus à écrire des poèmes, ni beaux ni laids. C'est un plaisir simple, pourtant : il n'y a rien de plus agréable que d'écrire des poèmes, quelle que soit leur qualité. Il y a des jours où vous vous sentez très malheureux pour une raison bien simple : rien ne sort de votre plume. Alors, vous composez le poème suivant : « Bla-bla-bla / bla-bla-bla ». Et vous voilà de nouveau heureux, pour ne pas dire bienheureux. Et si vous vous rendez compte que votre poème est nul ? Alors, il ne vous reste qu'une séance de

cercueil-thérapie. Vous allez dans un bureau dont le but consiste à procurer le bonheur-cercueil à un nombre impressionnant d'êtres humains qui pensent que la mort les guérira de la vie. Ces humains téléphonent à leurs amis et les invitent à leur enterrement. Certains de ses amis apportent du champagne, et vous vous endormez dans le cercueil de votre choix, après leur avoir dit : « Adieu, chers amis. Saluez ma tante qu'une maladie a empêché d'assister à mon enterrement. Et n'oubliez pas que ma tante aime le champagne, elle aussi. »

Nous parlons souvent de notre patience, de notre capacité à tout supporter et à souffrir des pertes incommensurables, sans recourir au suicide. Mais si nous comparons notre patience à celle des robes, nous constatons immédiatement que nous ne sommes rien à côté de nos robes – rien du tout. Certes, nous pouvons rester pendus dans une armoire assez longtemps, pourvu qu'on y opère un trou pour nous faciliter l'accès à l'air libre. Mais nous sommes libres de nos mouvements, plus ou moins. On ne nous laisse pas quitter l'armoire ou la penderie. Nous rétorquons par des mouvements de bras et de jambes. Notre corps frissonne, lui aussi – le reste de notre corps. Nous oublions un détail assez important aux yeux de tous les juges : on ne nous porte pas. Imaginez être attaché à un corps humain pendant un certain temps – l'espace d'une soirée, par exemple. Qu'il s'agisse d'un bal ou d'une soirée ordinaire, peu importe. Nous sommes sur le dos d'une femme que nous connaissons à peine. Nous la voyons de temps à autre, mais ses pensées, les agitations de son âme nous sont inconnues. Nous nous en soucions comme d'une guigne. Toutefois, il faut reconnaître que ce n'est pas très agréable, très humain d'être un esclave, ne serait-ce que l'espace de quelques minutes, sans parler d'une soirée prolongée ou écourtée. Vous êtes sur le dos de quelqu'un de toute façon, et dans tous les sens du terme. Et ce quelqu'un vous porte comme si vous étiez censé exécuter tous ses ordres. Il y a des ordres agréables – de toute façon, il n'y a que des ordres. Supposons que vous vous promeniez tous les deux dans une rue où le vent règne sans partage. Vous n'avez rien contre ce vent, malgré la perturbation que vous éprouvez tout le long de votre constitution. Tous vos plis et replis se froissent, mais vous, vous n'avez rien contre la nature et ses phénomènes – après tout, vous faites partie du cosmos et par conséquent vous subissez toutes les transformations et les caprices de ce cosmos. Mais il y a des toilettes, les cabinets que vous ne supportez pas pour la bonne raison que vous ne savez pas comment vous comporter dans ces circonstances. Votre amie – appelons-la comme ça – essaie de vous enlever, partiellement, ce qui doit lui permettre de vaquer à ses affaires (ou exécuter son rituel) sans encombre. Vous êtes malmené à cette occasion, d'autant plus que vous n'avez pas besoin de ce cabinet, de ces toilettes. Vous pouvez vous passer de ces problèmes qui rendent la vie des humains insupportables. Parfois

ils se précipitent vers ses cabinets qui sont fermés pour une raison inconnue. On s'imagine facilement le désarroi auquel ils font face. Et cela arrive assez souvent, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer. À vrai dire, on imagine très bien cette situation: notre imagination est très serviable dans ce genre de cas. Il est vrai que l'on rencontre des problèmes, lorsqu'on fait de son mieux pour imaginer l'avenir radieux de sa propre vie, mais les toilettes ne font pas partie de cet avenir radieux. La vie se déroule aussi en dehors de ces problèmes et de ces petits endroits, et il faut s'occuper de ces vies extérieures sans plus tarder.

Une robe se plie aux trente-six volontés de celle qui la porte, et cela procure à cette robe un sentiment de confort dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises. Vous pouvez penser – et vous le faites de temps à autre – que vous êtes porté par Dieu – et cela vous fait un plaisir indescriptible. Vous n'avez pas à vous soucier de quoi que ce soit, et par conséquent vous admirez le décor – les arbres et patati et patata – sans faire attention à la route. Après tout, vous êtes porté par Dieu qui connaît tous les nids de poule, tous les cailloux, de sorte que vous ne trébucherez pas, à condition de ne pas vous séparer du dos du Seigneur. Et pourquoi le feriez-vous ? Vous aimez le Seigneur plus que vous-même, et pourtant vous êtes plus ou moins fidèle à son image. Mais vous aimez l'original plus que l'image, que l'empreinte, ce qui est logique et normal. Donc, Dieu vous porte tout le temps, mais à un moment donné – ce moment est toujours donné – vous vous dites que vous avez le droit à votre propre volonté, et vous dites à Dieu que vous voulez tourner à droite. Et si Dieu ne vous obéit pas, ce qui est tout à fait normal, vous rouspétez, en disant que vous avez votre liberté et que votre choix ne dépend que de cette liberté qui vous appartient de plein droit. On se demande d'où vient ce droit, mais peu importe – on ne prête pas une attention exagérée à ce droit, d'autant qu'il vient de Dieu qui vous porte sur son dos. Il est vrai que vous pouvez dire à Dieu : « Ce fameux droit vient de Toi ? » Vous tutoyez votre Dieu – qui devient *votre* Dieu en un rien de temps – et Dieu ne vous répond pas – pour une fois, comme vous vous le dites. Eh bien, ce droit vient directement de vous, si bien que vous pouvez décréter plusieurs lois sans vous référer à quoi que ce soit. Ce « quoi que ce soit » n'existe que pour être anéanti par votre libre arbitre. C'est commode, et vous vous adaptez à cette commodité sans vous poser trop de questions. D'ailleurs, une question en tant que telle, une question isolée, n'existe pas. Dès que vous commencez à vous poser des questions, les questions commencent à se poser tout naturellement, comme si elles n'existaient que pour cela : pour se poser. « C'est pour cela que nous nous appelons de cette façon », disent-elles.

Et la robe qui se ronge les sangs dans votre placard ? Cette robe n'est plus enfermée

dans ce placard ou ailleurs : vous la portez, un point c'est tout. Vous la portez et par conséquent vous subissez toutes les vicissitudes du voyage. Attendez, attendez. On vient de parler de Dieu qui est tout de même plus important que le bal auquel vous vouliez assister. D'accord, vous dites à Dieu : « Il faut tourner à droite, à gauche. On fonce tout droit pour atteindre le but en un rien du temps. » On atteint le but, et puis on constate qu'on n'est plus porté par Dieu, ce qui signifie que l'on ne signifie plus rien du tout. Si l'on vous dit que vous ne valez rien, vous répondez, « Je ne suis pas d'accord : je suis porté par Dieu. » Mais si Dieu n'est plus là, vous pouvez répondre que vous êtes porté par vous-même. Pour aller où ? Vous allez où ? Si vous êtes porté par Dieu, vous n'avez pas besoin de répondre aux questions, quelle que soit leur nature. On vous pose une question, et vous inclinez la tête vers la figure de Dieu. Et c'est bien suffisant, cela va sans dire. Les gens se disent (il faut tout de même dire quelque chose) : « C'est un homme ou une femme de Dieu. Ce n'est pas la peine de lui poser des questions. Il n'y a que des réponses dans ce genre de vie. » Oui, vous voulez vous reposer sur une pelouse, mais Dieu vous porte de plus en plus loin, si bien que vous vous trouvez dans un endroit inconnu de vous et peut-être de tout le monde. Mais il n'y a pas de questions dans le monde de Notre Seigneur, et vous vous inclinez – sans vous incliner – devant cette pelouse qui vous attend. Vous y atterrissez, et vous commencez à vous poser des questions. Et puis vous vous souvenez du fait qu'il n'y a pas de questions dans le monde où l'on est porté par Dieu. Il n'y a que des réponses. Donc, vous vous mettez à répondre aux questions qui n'ont jamais été posées. Comment pourriez-vous y répondre ? Vous y répondez par un oui ou par un non. Vous ne connaissez pas les questions, mais vous êtes obligé d'y répondre. Donc, vous dites à tout hasard : « Oui, non, oui, non. » Et vous vous souvenez aussi qu'au départ vous étiez un homme, mais grâce à votre effort surhumain – c'est le cas de le dire – vous êtes devenu Dieu. Par conséquent, la robe dont vous parlez n'est qu'un prétexte pour dire que vous êtes le Tout-Puissant – et pour vous définir, il faudrait peut-être mettre deux Touts et deux Puissants. De cette façon, vous dominez le monde, sans vous soucier des autres prétendants au trône.

C'est peut-être le moment de préciser qu'il y a beaucoup de trônes de par le monde, et sur tous ces trônes il y a des robes portées par celles qui virevoltent autour de ce trône. Pour tout vous dire, ce sont des concubines sans lesquelles les trônes sont tout simplement impensables, quoique les féministes puissent penser à ce sujet. D'ailleurs, les femmes qui voltigent autour des trônes sont plus que respectables, et on se demande parfois si elles sont plus importantes que les possesseurs des trônes. En tout cas, on dit sans discontinuer que ce sont ces femmes qui dirigent les pays et, du coup, elles sont à la tête de tous les

gouvernements. Les robes circulent parmi nous, et de temps à autre on se dit que Lady Macbeth n'est pas loin de ce cirque. Il y a des couteaux et du sang, et ce sang est associé aux robes dont nous parlons – peut-être à tort, certainement à tort. Mais personne ne pense à ces torts et travers ; on dit simplement que les femmes sont à la tête du monde. On dessine cette tête, et on voit une coiffure qui ne peut appartenir qu'à une femme. Alors, on confirme que le monde est bousculé par des femmes, et que les hommes n'ont rien à voir dans l'histoire. Et c'est ainsi que l'histoire s'écrit – parfois à notre insu. On entend une voix qui proclame : tous nos exploits sont dus aux femmes. On écoute cette voix et on applaudit, à condition qu'on ait assez de force pour applaudir. (On applaudit si souvent dans ce monde qu'on s'épuise à force d'applaudir. Et nos mains deviennent sèches et se détachent de nos bras pour reposer à nos pieds pendant quelques heures – ou quelques semaines.) Que peut-on dire d'autre à ce sujet, au sujet de notre vie où les robes sont partout, même si l'on n'y pense pas ?

Nous sommes tous des robes – d'une manière ou d'une autre. Le problème consiste à savoir sur quel corps on passe nos jours, nos nuits et nos vies dénuées de tout sens. Autrefois, on le savait pertinemment et confortablement (il ne faut jamais oublier le confort). On allait à l'église presque tous les jours, et on savait que la robe qui épousait notre corps était l'Église, sa doctrine et Dieu, par la même occasion. (Je m'excuse pour ce blasphème involontaire.) On sortait de l'église et on admirait le monde qui se présentait à nos yeux. Dans ce monde-là, on n'avait pas besoin de Greta Thunberg – quel que soit son nom – parce que l'air était pur et simple, comme la vie et sa doctrine. Vous êtes pur, tout est pur, et patati. Il est vrai qu'il y avait des criminels dans notre milieu, et les membres de ce groupe, de cette société tuaient les membres de notre société – de temps en temps. Que pouvions-nous faire ? Nous portions des couteaux dans nos poches. Ensuite, nous nous sommes mis à porter des armes à feu – pas toujours dans nos poches. On ne peut pas tout porter dans ses poches, étant donné que les poches ne contiennent pas le monde entier. Et c'est le monde entier qu'il faut avoir dans ses poches pour se défendre contre le monde entier. Et à en juger d'après les nouvelles que l'on voit tous les jours, c'est le monde entier qui attaque chaque individu, quelle que soit sa nationalité, son appartenance. Comment peut-on se défendre contre cette menace ? Le monde entier s'approche et on se dit au monde entier : « Ne t'approche pas, sinon je tire. » Et le monde entier répond ainsi : « De quel droit me tuteyez-vous ? » Alors, les pourparlers commencent et ne se terminent jamais car il est impossible de se mettre d'accord avec le monde entier. Même une seule personne pose des problèmes insurmontables. Vous dites à cette personne : « Oui, oui », et cette personne vous répond : « Non, non. » Une fois de plus, vous vous rendez compte que vous n'êtes pas de ce monde. Et vous vous souvenez des amis

de votre famille qui disaient la même chose à votre mère – et aussi à votre père. Ils disaient : « Votre fils n'est pas de ce monde. » Et votre mère répondait : « D'après vous, de quel monde est mon fils ? » Et les amis répondaient à l'unisson : « D'un autre monde. » « Et où est ce monde ? » demandait votre mère. « Posez la question à votre fils », répondaient les amis – toujours à l'unisson. Et la mère pose la question à son fils : « Dis-moi où se trouve le monde auquel tu appartiens ? » En guise de réponse, le fils met son doigt sur la nappe qui recouvre la table de la salle à manger. La mère ne comprend pas grand-chose, il faut le dire. Alors, elle dit ceci : « Qu'entends-tu par ce geste ? » Et le fils répond : « Mon geste parle de soi. »

« Que dit-il, ton geste ? demande la mère.

- Il dit ce qu'il dit, répond le fils.

- Je ne comprends pas la langue de ton geste, dit la mère.

- Tu la comprendras dans les années à venir. J'espère pour toi que ce sera plus tôt que plus tard. »

Alors, on recommence la discussion au sujet des mères, des pères et des enfants. On dit qu'ils ne s'entendent pas bien. Les parents posent des questions, et les enfants font des zigzags soit dans l'air, soit sur le papier. « Ça veut dire quoi ? » demandent les parents. Et les enfants répètent le même zigzag soit dans l'air, soit sur le papier. C'est pour cela que l'histoire de l'humanité se déroule en zigzags, malgré les discours directs et sans compromis. La tradition veut que les pères ne s'entendent pas avec les fils, mais il y a les mères qui interviennent au moment décisif, et de nouveau tout s'agence selon les règles. On oublie souvent que les mots ne résolvent pas tous les problèmes. Les pères ne les comprennent pas chaque fois que les problèmes surgissent, venant de nulle part. Considérons le monde où habite le fils en question. Son père le questionne à ce sujet, et le fils met son doigt sur une nappe. Dans ces circonstances, la mère met sa main sur ce doigt, et le problème disparaît, comme si de rien n'était – comme s'il n'était pas là il y a quelques secondes. Mais le père pose sur la situation son regard critique et ouvre la bouche pour prononcer son verdict qui se limite à la question : « C'est quoi, tout ça ?

- Que voulez-vous dire, mon père ? demande le fils. (Même dans notre monde moderne et hautement technologique, les enfants russes ? vouvoient leurs parents de temps à autre.)

- Ton doigt. Que fait-il sur la nappe ?

- Avec tout le respect que vous dois, dit le fils, mon doigt indique le monde où j'habite. Tout le monde dit que je vis dans un autre monde. Je vous le montre, puisque vous m'avez demandé de vous montrer ses coordonnées.

- Alors, tu vis sur cette nappe ? demande le père.

- Pas tout à fait », répond le fils.

Puis le fils se ravise et entame tout un discours centré sur cette nappe et les délices qu'elle expose au monde pendant les repas.

« J'aime la cuisine française, mon père, et puisque je ne peux me permettre de m'installer en France, je me contente de cette nappe et des mets qui y séjournent tous les jours.

- Et la cuisine russe ? Tu ne respectes pas l'héritage de tes ancêtres ? Tu n'es pas patriote ? Si on n'est pas patriote, à notre époque, on est considéré comme un agent étranger.

- Je suis un agent de cette nappe », répond le fils : d'après les apparences et les mots qu'il prononce, il n'en démord pas. Le père n'est pas content – c'est le moins qu'on puisse dire. Il tape sur la nappe avec son poing poilu, et continue son interrogatoire sur un ton hostile.

Mais nous n'avons pas assez de temps pour ces interrogatoires sans fin et sans but. C'est le destin des robes qui nous intéresse, et les robes continuent à passer leur temps, leur petite éternité, leur éternité minuscule, dans un placard. Qui les portent, ces robes ? Ou sont-elles des objets qu'on est censé admirer de loin, comme s'il s'agissait d'un musée de robes ? Non, non, pas du tout. Il y a une femme dans l'histoire que je raconte, et cette histoire contient non seulement des robes, mais aussi celui pour qui la femme les porte. Certes, elle travaille dans un bureau, et son patron, ses collègues, profitent de ces robes, eux aussi. Mais c'est surtout son mari qui se rince l'œil, comme on dit. C'est lui qui le dit, entre parenthèses, et ce rite a lieu tous les soirs, malgré la fatigue de la femme que je suis en train de décrire. Elle est assez grande, et sa silhouette excite la jalousie de beaucoup de femmes et d'hommes. Les femmes l'envient pour une raison évidente, tandis que les explications concernant les hommes sont plus compliquées, pour ne pas dire emberlificotées. En tout cas, on s'y emberlificote. Un homme regarde la femme qui passe dans la rue – c'est la même femme, en toute logique – et il se dit dans son monologue intérieur : « Quel dommage que je ne sois pas en possession de cette femme dont la robe m'excite au plus haut degré. Et je sais pourquoi, pour quelle raison elle m'excite : elle épouse les contours de la femme qui la porte. Quel dommage que je ne puisse voir ses contours dans leur état dénudé, ce qui leur arrive tous les soirs, j'imagine. J'imagine mal un mari qui ne profite pas au maximum de la silhouette de sa femme. Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup d'imbéciles dans notre monde, mais pas à ce point, pas à ce point. Ce point n'existe pas, en toute logique. On chercherait en vain ce point mythique, et par conséquent il vaut mieux ne pas perdre son temps. Je sais ce que je ferais à la place de son mari hypothétique. Supposons qu'elle travaille dans un bureau. Et pourtant je

ferais tout pour lui ôter ce calvaire : une femme comme ça doit se promener dans les parcs et assister aux bals de charité. Les robes de cette qualité ne doivent pas rester dans un placard. »

Et l'homme continue à s'identifier au mari de la femme qu'il déshabille intérieurement, dans l'espace mythique de son monologue intérieur. Pas tout à fait à la manière de Joyce et de Léopold Bloom, entre nous soit dit. Entre-temps, le vrai mari ne cède pas le pas au mari imaginaire. Qui plus est, il tire tous les avantages de la présence tangible de sa femme qui enlève une robe pour permettre à son mari de varier les plaisirs. Ce dernier dit à sa femme fidèle : « Je suis sûr et certain que beaucoup d'hommes et de femmes admirent ton corps dans les rues de notre capitale. Mais ils sont incapables d'imaginer à quel point tu es belle sans toutes ces fanfreluches. Mais commençons tout de même par un de ces accessoires. Attends un peu. Cette robe-ci, je l'ai déjà vu une dizaine de fois. La dernière fois c'était le mois dernier, si je ne me trompe. Mets plutôt cette robe bleu marine qui te sied à merveille – d'autant plus que tu l'enlèveras en fin de compte. » Et le mari se met à diriger l'opération. De temps en temps, sa femme lui rappelle le fait qu'elle n'est pas un objet. « Je suis un être humain qui mérite ton respect, ton amour. » « Je sais que tu mérites tout ça. Mais ta beauté, en particulier tes jambes et tes seins me mettent hors de moi. Tu sais que mon père voulait que je lui indique le monde où je vis. À cette époque lointaine, je ne te connaissais pas encore. Je me demande par moments comment j'ai pu tenir le coup pendant toutes ces années sans ta présence, sans tes jambes. Je sais qu'elles marchaient dans ma direction, vers notre amour, mais je ne peux m'empêcher de regretter amèrement le fait que ne pouvais prendre part à ce processus. Regarder tes jambes marcher vers moi. Quel délice ! » Et le décor change une fois de plus. La femme se met à quatre pattes pour démontrer à quel point cette pose convient à sa silhouette – malgré le pli produit par les jambes. Il est certain que les jambes ne disparaissent pas au cours de ce processus. Mais tout le monde comprend de quelle position, de quel pli il s'agit. Pas la peine de consulter Deleuze et Leibniz.

Le mari raconte à sa femme l'histoire de l'autre monde et de la nappe où il situait la position géographique de ce monde imaginaire. Et puis il lui demande de se mettre sur la table, de s'étendre sur la nappe, comme si elle était un met délicieux d'origine française. Elle obéit à cet ordre – non, il ne s'agit pas d'un ordre : elle n'est pas un objet, après tout – et le mari dépose ses lèvres sur les parties saillantes de son corps – du corps de son épouse, s'entend. Puis il la mordille tout doucement, comme s'il s'apprêtait à la déguster, ce qui provoque une réaction quasi violente de la part de sa femme. « Je t'ai déjà que je n'étais pas un objet. » « Non, tu n'es pas un objet. Tu es un gros morceau de foie gras succulent. » D'habitude, lorsqu'une conversation roule sur la cuisine française, on parle du foie gras. C'est

tout naturel, et le mari de notre héroïne ne se donne pas la peine de chercher les ingrédients dans le domaine des fruits de mer, par exemple. Non, c'est du foie gras, un point c'est tout – quelle que soit la partie de la femme où atterrissent les lèvres de son mari. Par parenthèses, il décide d'alléger l'atmosphère : il fait tout pour éliminer ne serait-ce qu'un soupçon du doute qui tourmente de toute évidence son épouse. Serais-je un objet ou non dans le cerveau de mon mari ? Et ce dernier élimine – à son avis – ce soupçon en imitant le bruit des moteurs d'un avion pendant un atterrissage. Il croit sincèrement que ces lèvres correspondent à un avion de luxe – un avion privé, sans aucun doute. Il imite le bruit de ces moteurs privés et luxueux, et sa femme se calme – pas une fois pour toutes, hélas. D'ailleurs, elle a tous les droits de défendre son honneur et son appartenance à la plus belle moitié de l'humanité connue sur terre. Et elle le fait régulièrement, qu'elle soit sur une nappe ou sur un tapis. Ou sur un tapis volant, un escalier roulant – pourquoi pas ?

Il me semble que l'on oublie les pantalons. Il est vrai que je m'occupe, je me préoccupe du destin des robes que j'ai sélectionnées pour mon étude, mais les pantalons font partie de la garde-robe féminine – presque au même titre que les robes. De toute façon, ils sont liés d'une manière plutôt intime : tout est intime dans le domaine des vêtements. Par exemple, une femme peut dire à sa copine : « Tu sais, les pantalons te vont mieux que les robes. » Il est vrai que la copine risque de prendre mouche en entendant ce jugement sans doute hâtif.

« Que veux-tu dire par là ? Tu veux dire que mes jambes ne sont pas à la hauteur de tes idéaux ?

- Mais non, pas du tout. D'ailleurs, on voit, on admire tes jambes encore plus, lorsque tu portes des pantalons.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on admire leur longueur. Avec une robe, on ne sait jamais où les jambes se terminent, prennent fin.

- Mais non, pas du tout. Ma taille souligne parfaitement bien la fin de mes jambes qui n'ont pas de fin, pour ainsi dire. »

Le problème se situe ailleurs, et les spécialistes dans la matière sont au courant de ces nuances. Vous êtes armé d'une paire de ciseaux, et vous vous mettez à couper des petits morceaux qui appartiennent à la robe que porte l'objet de votre désir, de votre admiration et patati, comme je dis. Une fois de plus, je souligne que la femme n'est pas un objet, mais, à mon avis, l'expression « un objet de mon désir » n'est pas interdit, étant donné que même Buñuel eut recours à cette façon de dire les choses. Bon, vous tenez une paire de ciseaux dans

votre main droite (ou gauche) et, avant de couper quoi que ce soit, vous regardez la femme, l'objet de votre adoration, et vous mesurez toutes les conséquences de votre geste à venir. Ensuite, vous vous mettez au boulot. Il faut reconnaître que cette opération a beaucoup plus de délices dans son sein, dans son espace privé et libidineux que pour des pantalons. Prenez une paire de jeans. Très souvent, en vous promenant dans les rues de votre ville natale, vous voyez des jeunes femmes qui exhibent des trous dont leurs jeans sont pourvus, grâce à l'intervention discrète d'une paire de ciseaux. (J'imagine que cela se passe de cette manière : une main, une paire de ciseaux, une paire de jeans. Et pourtant je n'ai jamais rien fait de pareil.) Cela vous excite ou non ? Je m'adresse aux hommes qui se baladent dans les mêmes rues. Eh bien, il y a des hommes qui sont excités vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même dans leur sommeil, ils n'oublient pas le sexe et ses variations, ses retombées. Leurs rêves n'oublient jamais leur devoir qui consiste à maintenir les capacités physiques et psychiques de leur maître en état de marche. Nous devons nous dire qu'il y a des hommes – même parmi ceux qui sont toujours surexcités – qui ratent le coche au cours d'un rendez-vous dont la teneur bafoue les règles du platonisme. Ils baissent les bras pour indiquer le manque de vigueur de leur part – à leur partenaire qui est au bord des larmes. La partenaire se met à pleurer, et les hommes baissent les bras une fois de plus. Et quelques paroles accompagnent ce geste grandiloquent : « Tu sais, on ne réussit pas toujours. C'est dans la nature des choses. » « Tu pourrais contrecarrer, contrarier cette nature », dit la partenaire. Elle ajoute parfois : « Pour une fois », ce que met l'homme hors de lui. « Comment oses-tu dire une chose pareille ? Je suis d'accord – nous n'avons pas d'enfants. Mais ce fait lamentable ne signifie pas que je n'arrive pas à faire l'amour très correctement. » « Correctement ? » s'exclame la femme. Et puis elle se lance dans une explication qui étale au grand jour toutes les nuances du métier que son partenaire – à son avis – ne possède pas entièrement. « Tu es peut-être capable de faire quelques mouvements au bon endroit, mais ça ne suffit pas, voyons. Il y a un art dont tu ignores presque tout, sans parler des détails, des fioritures. »

Le seul moyen d'éviter ce genre de discussions ou plutôt ce genre d'accusations est clair et évident : ne pas faire l'amour du tout. Vu sous cet angle, les robes deviennent presque nécessaires – un attribut sans lequel la vie conjugale ne marche pas vraiment. La plupart des habitants de la terre savent que les Russes mènent une guerre désastreuse, abominable et invraisemblable en Ukraine. Cela donne suite à la doctrine selon laquelle les femmes et les hommes n'existent qu'en fonction de leur progéniture. Si vous n'avez pas d'enfants, vous faite l'amour pour rien. Que peut-on répondre à cette réflexion ? Si vous dites que votre femme ne peut pas avoir d'enfants pour des raisons médicales, on vous répondra : « Vous

êtes un vrai goujat. On ne dit pas ce genre de choses à propos de sa femme. On s'accuse soi-même de la façon suivante : 'Je ne peux promouvoir la doctrine selon laquelle le but de chaque couple qui se forme dans le monde est le nombre d'enfants qui naissent presque tous les ans.' » Et si l'on vous demande pourquoi vous en êtes incapable, vous répondez : « C'est mon secret. Cette affaire est trop personnelle pour que j'en discute en public. » Alors, vos interlocuteurs hochent la tête, et vous vous rendez compte qu'ils pensent à votre pénis, à son incapacité de bouger. Souvent on accompagne ce hochement de tête par un mouvement des doigts qui est plus éloquent que n'importe quelle parole. Mais le mot « impuissant » paraît impuissant (ou s'avère impuissant) à côté de ce simple signe produit par un doigt. Les sémiologues savent bien de quoi je parle en ce moment. Je crois que dans la nomenclature de leur science, ce signe s'appelle « le signe d'un doigt » – comme si les doigts étaient incapables de faire d'autres choses. On se demande d'ailleurs pourquoi on doit faire quoi que ce soit dans cette situation. Après tout, vous voulez faire comprendre – à qui ? à tout le monde – que la personne que votre doigt désigne n'est pas en mesure de rendre hommage – la vie n'est qu'une série d'hommages – à ce que la religion nous enseigne. N'oublions pas le verbe « multiplier » qui nous concerne au premier chef. En l'occurrence, on ne parle pas de poulets, de produits de la ferme en général. Non – c'est à nous que s'adresse cette injonction que je n'ai pas besoin de citer car tout le monde la connaît par cœur. Si l'on vous pose cette question inopinément : « De quoi vous vous souvenez dans la Bible ? » vous répondez tout de suite : « La Bible nous ordonne de nous multiplier tous les jours et toutes les nuits. » Donc, les Russes qui aspirent à la multiplication dans la sphère de leur armée, disent à toutes les étudiantes à peine majeures ou plutôt mineures : « Mariez-vous et oubliez votre carrière, vos aspirations scientifiques et poétiques. Le seul but de votre existence s'exprime à travers les enfants à qui vous devez donner naissance au cours de cette année et des années à venir. Il n'y a pas d'autres buts. Si vous ne le comprenez pas, tôt ou tard vous vous butterez contre le vide. »

Vu sous cet angle – et j'en parle depuis quelque temps – les robes ne servent qu'à ceci : « Il faut émoustiller les hommes qui ne rêvent qu'à leur réussite – à l'argent, autrement dit. Si vous ne faites pas d'enfants, votre argent disparaîtra en un clin d'œil. C'est ce qui arrive à ceux dont les pensées passent à côté des héritiers – à côté de votre éternité personnelle. Sans enfants vous êtes voués à la temporalité, et le temps n'est rien sans l'éternité, sans cette série infinie des jours qui se succèdent. » Un problème supplémentaire consiste en ceci : vous avez été habitué à voir des filles nues dès votre jeune âge, et cette nudité ne suscite aucune réaction de votre part. Il y a une créature qui joue avec l'eau en votre

présence. Cela vous rappelle les jets d’eaux, les jeux liés à l’eau, et vous n’êtes pas excité dans le bon sens du terme – pas du tout. Les ruisseaux coulent partout et ils ne vous excitent pas. Vous n’avez aucune envie de faire l’amour à cette eau qui s’amuse sans prêter trop d’attention à vos désirs. Et la plupart des filles ne jouent pas au jeu qui est censé vous rapprocher des champs de bataille. De quelle façon ? Par parenthèses : quelle est votre approche de ces champs ? Soit vous avez des jouets militaires, tels que des chars ou des avions, soit vous taquinez des poupées qui représentent vos enfants à venir, la pierre angulaire de votre vie. Et vous avez aussi des soldats ordinaires qui battent vos ennemis à plate couture, ce qui fait partie du même jeu. Et le même jeu vous fait venir des extraterrestres qui votent tout de suite pour votre patrie, même si vous ne savez pas encore ce que cela veut dire exactement – ma patrie. Comme d’habitude, je me pose la même question : « Et les robes dans tout cela ? » Eh bien, elles continuent à jouer un rôle primordial. Certes, les enfants sont littéralement amadoués par les uniformes des extraterrestres qui portent beaucoup d’accessoires métalliques sur le dos. Tout cela brille au soleil terrestre, et les enfants adorent ce brillant brio, pour ainsi dire. Entre-temps, la perception du monde bascule dans les esprits des enfants : ils comprennent que la vie est un combat pour une valeur qu’ils ignorent pour le moment. Quelles sont ces valeurs ? En Russie, on vous fait comprendre presque tout de suite – dans votre berceau, littéralement – que vous êtes un soldat dont la vocation dépasse de loin toutes les vocations possibles et imaginables, puisqu’elle est liée à votre sol natal que vous êtes censé embrasser presque tous les jours. Il ne suffit pas d’embrasser le plancher de votre appartement. Attention – vous êtes sur la mauvaise voie si vous vous contentez de cet exercice inutile qui ne plaît ni à Dieu ni à la Douma qui préside à votre pays, grâce à son président qui prononce des discours de temps à autre. Il le ferait volontiers à longueur de journée, mais sa gorge l’empêche de pratiquer ce rite sans discontinuer. Donc, il le discontinue, et ça marche comme ça. Et ça marche du tonnerre. Que pouvez-vous demander de plus ? Voulez-vous que ça marche du tremblement de terre ? La terre tremble, et vous continuez à chanter des hymnes à votre partie, même s’il n’y a pas de robes à proximité de vos hymnes, de votre voix, de votre gosier.

Que se passe-t-il en définitive ? Rien ne se passe jamais en définitive – nous le savons tous par cœur. Nous vivons dans un pays où on nous dit d’aller à droite, sinon... Et ce « sinon » nous reste dans la mémoire. Parfois, nous essayons de nous persuader que nous nous trompons : nous avons mal entendu l’appel initial. Il ne s’agit pas de « sinon » : c’est Simon dont on parlait. Simon Boccanegra, par exemple. Chanté par Van Damme – par exemple. Pour mettre les choses au mieux. Mais cela nous amène à quoi ? Nous nous posons

cette question assez souvent – au cours de notre vie, cela va sans dire. Où pourrions-nous nous poser cette question ? Sur la lune ? Dans une vie proposée et même assurée par les extraterrestres ?

Ils arrivent sur notre planète, et la première question qu'ils posent concerne nos guerres, ce qui est convenable et plus ou moins attendu. Ils nous demandent en toutes lettres : « Avez-vous des guerres, chers concitoyens ? » Pour eux, nous sommes des concitoyens, ce qui va de soi, une fois de plus. Ils sont si en avance par rapport à notre technologie, qu'ils savent pertinemment que nous sommes un groupuscule auquel il ne faut prêter aucune attention. Donc, pourquoi ne pas nous appeler « concitoyens » ? Pourquoi ne pas flatter notre ego, ce qui les rend encore plus puissants ? Il s'agit de la gentillesse des conquérants qui vous tapent sur l'épaule, en disant, « Tenez bon. Vous êtes sur la bonne voie. Et nous ne sommes pas loin. Et voilà une glace pour vous revigorer. » Et ils nous reposent la question des guerres. Pendant un instant, nous nous demandons pourquoi les guerres sont si importantes dans les autres espaces qui nous sont étrangers – pour nous, le futur se résume à la paix universelle – mais après un moment d'hésitation, nous répondons avec assurance : « Nous avons une guerre avec l'Ukraine, et nous allons la maîtriser en un rien de temps.

- Comment allez-vous la maîtriser ? nous demande-on.

- Le problème de cette guerre se résume ainsi, disons-nous aux extraterrestres. Les Russes n'arrivent pas à oublier leur immense Empire, et pourtant il faut l'oublier d'un seul coup, sinon la Russie disparaîtra de la surface du globe. Et la surface de notre globe compte pour les terrestres que nous représentons. Vous autres, les extraterrestres, vous vous promenez partout sans encombre. Mais pensez un peu aux pauvres Russes qui sont littéralement enfermés dans leur pays à cause des sanctions. Certes, les Russes sont des agresseurs et leur commandant en chef est un criminel et un fou, par la même occasion. Mais il faut penser à tout le monde sans exception. Nous avons tous des problèmes parce que nous vivons un court instant, et tout s'arrête au moment où nous croyons atteindre tous nos buts, tous nos bonheurs. Le territoire de la Russie est immense, mais les Russes se sentent à l'étroit sur ce territoire. Ils disent que leur pays est un ancien Empire qui doit avoir tous les attributs de ce statut. »

Les extraterrestres nous arrêtent poliment pour nous poser des questions sur la notion d'« Empire ». Nous leur répondons que les Empires sont nombreux car il y a aussi l'empire des sens, un film japonais où l'on fait l'amour à tout rompre. « C'est aussi une guerre, en quelque sorte. N'oublions pas (les extraterrestres oublient toujours tout) que les guerres sont connues par les ruptures qu'elles occasionnent. Imaginez-vous – dans le film dont nous

parlons une femme rompt le pénis de l'homme avec qui elle fait l'amour. » Les extraterrestres disent que cela leur rappelle quelque chose. « Nous avons des insectes qui meurent après avoir piqué leur victimes. » Nous réagissons toute de suite. « Ce sont des abeilles. Nous avons beaucoup de choses en commun, après tout. » Les extraterrestres disent qu'ils sont éternels parce qu'ils ne ressemblent pas aux abeilles. « Nous voyons que vous n'avez pas l'air d'appartenir à cette espèce de créatures, », disons-nous.

On commence à dévoiler tous les problèmes en présence des extraterrestres. Ils écoutent attentivement, et leurs oreilles bougent au rythme de nos cadences linguistiques. Primo, nous ne sommes pas immortels, disons-nous. Pour une raison inconnue, on croit ferme que tous les extraterrestres sont immortels, à la différence de tous les terriens sans exception. On ajoute que notre immortalité dépend exclusivement de notre progéniture qui étend notre courte vie au-delà de tous les horizons possibles et imaginables. Les extraterrestres imaginent les horizons inimaginables, et nous continuons notre récit. Nous disons que le rôle que nous assignons à nos enfants est superbe à plus d'un titre. Un de ses titres est notre immortalité, l'existence sans borne de notre famille. Et on précise que même les familles qui n'ont pas de titres aspirent à l'immortalité, et c'est un des titres dont je parlais tout à l'heure. Il y a tant de titres de par le monde qu'on se perd dans tout ce fatras, mais les oreilles des extraterrestres continuent à bouger et, par politesse, nous reprenons notre narration. Où faut-il la reprendre ? L'utilité des enfants n'a pas encore reçu une justification exemplaire, complète et indiscutable. Et c'est à ce moment-là que l'on se souvient une fois de plus des Russes que la plupart des terriens s'efforcent d'oublier – à juste titre, d'ailleurs. (Encore un titre, encore un titre.) Pourquoi ? Parce que les Russes sont associés à la notion de la guerre qu'ils mènent en Ukraine et partout ailleurs, étant donné le nombre de leurs espions qui perturbent les élections et les économies de nos pays. Même nos ordinateurs sont sensibles aux coups que les Russes portent ou assènent dans le domaine de la logistique. Les Russes portent un coup, et notre ordinateur se détraque. Il commence à nous sortir une sorte de galimatias du genre : « Bou, bou, bou, » ou « bé, bé, bé. » Nous coupons court à ce galimatias, puis nous nous apercevons que plusieurs passages ont disparu d'un dossier récent : les Russes ont profité de l'expression « couper court » pour rétrécir, ridiculiser un de nos chefs-d'œuvre. Que faire ? Nous disons aux extraterrestres que la politique militaire russe n'existe qu'à court terme, mais cette déclaration dont le contenu est aussi clair que l'eau de roche ne change rien à la situation horrible où nous nous trouvons à cause du comportement des Russes.

On explique aux extraterrestres que la guerre est une des pires choses qui puisse arriver dans notre existence. Ils ne comprennent toujours pas de quoi nous les entretenons.

(Pouvant qu'ils ne nous enterrent pas, pense-t-ils sans doute.) Alors, nous pointons notre index vers leur cœur – il faut une centaine de personnes pour cette opération – et commençons à tirer. Et nous produisons en même temps des sons associés à la guerre : « Pif, pif, pif, paf, paf. » Et nous continuons sur notre lancée. Nous disons que les Russes enseignent le patriotisme à tous les enfants – et même aux bébés. Ils leur font écouter l'hymne russe à longueur de la journée. Et l'exécution de cet hymne est ponctuée par un nombre impressionnant des pifs et des pafs – ce qui veut dire que les vrais patriotes sont des guerriers qui défendent leur pays, sa souveraineté, avec une intrépidité invincible – même si personne n'attaque leur pays. C'est vrai : personne ne les attaque, ces Russes abominables. Les avions volent au-dessus de leur tête ; les poissons vont et viennent dans leurs rivières, dans leurs mers. Mais ils trouvent qu'ils sont encerclés, qu'il y a des ennemis partout, même là où il n'y a ni hommes ni femmes. Alors, ils parlent des loups, et ils accusent les Occidentaux de leur comportement qui s'apparente à celui des loups des steppes. « Dans les steppes il y a des loups et à nos frontières occidentales il y a des Ukrainiens qui se comportent comme des loups. » C'est ainsi que les Russes parlent des menaces qui risquent d'anéantir leur pays en un rien de temps – ou au bout de quelques décennies. « On ne nous attaque pas, mais nous nous disons que cette non-attaque a assez duré », se disent les Russes. Et ils ajoutent ceci : « On a besoin de bruit pour rien, sans lequel notre existence est privée de sens. Et nous produisons ce bruit à grand renfort de pifs et de pafs variés. » Les extraterrestres haussent leurs épaules qui ne ressemblent pas du tout aux nôtres. Alors, pourquoi disons-nous qu'il s'agit d'épaules ? Ce sont plutôt des épaulettes. Nous n'en savons rien, et cet état de choses nous convient parfaitement. « Soit vous savez tout, soit vous ne savez rien – c'est ainsi que cela se passe sur notre terre », disons-nous aux extraterrestres. Puis, nous analysons brièvement la célèbre phrase de Socrate : « Je sais que je ne sais rien », et nous ajoutons que ne rien savoir du tout équivaut au savoir absolu, irréprochable.

Par parenthèses, j'ai oublié les robes – pour la bonne raison que les extraterrestres n'en portent aucune, comme s'il n'y avait pas de femmes dans leur milieu. « Y a-t-il des femmes parmi vous ? » Nous leur posons cette question, et ils se regardent sans rien comprendre à notre discours. « Eh bien, dans notre société il y a beaucoup de femmes, et elles sont superbes. Elles portent des robes de grands couturiers. » Tout d'un coup nous constatons avec horreur que les extraterrestres n'ont pas de mémoire. Nous leur avons déjà parlé de la guerre, et ils avaient l'air de tout comprendre, puis nous constatons qu'ils ne comprennent rien à rien, à rien du tout. Je me souviens que dans un récit de Borges, Homère oublie non seulement ses œuvres, mais aussi son identité. Un rire homérique éclate autour de

lui, mais même ce rire ne le met pas sur la bonne voie. On lui dit par acquit de conscience : « Homérique, cela ne vous rappelle rien ? » En guise de réponse, il éclate de rire, lui aussi. « C'est ainsi que l'on se comprend sur cette planète », disons-nous aux extraterrestres. Un peu plus tard, je me rends compte que je souffre du même défaut : le manque de mémoire. En effet, je viens de parler de l'importance des femmes, et puis j'ai changé de sujet, comme si de rien n'était, comme si les femmes n'étaient que des insectes minables. Quelle horreur ! Je reviens donc à la femme dont je parlais soit hier, soit avant-hier. Pour quelle raison ai-je parlé de cette femme ? Pour la bonne raison qu'elle est au centre de ce récit qui n'aurait pas vu le jour sans une de ses remarques. Les femmes passent avant tout (*ladies' first*), mais en ce moment je constate avec mécontentement qu'encore un oubli se tapit derrière un coin de ma conscience. Les extraterrestres n'ont jamais entendu parler de sanctions, et par conséquent il faut intensifier la lumière dans le domaine où les sanctions s'imposent et fonctionnent. Dans le cas des Russes, les sanctions sont dirigées contre les dirigeants de ce pays agresseur et aussi contre les armes que l'on fabrique pour anéantir une partie du territoire ukrainien. Et les habitants de ce pays (l'Ukraine) souffrent terriblement à cause des bombardements qui se déchaînent à cause de la cruauté et l'insouciance des Russes. Alors, les sanctions s'imposent et on les impose en croyant pouvoir arrêter les bombardements, les tirs et le traitement infligé aux Ukrainiens par leurs soi-disant frères slaves. Les Russes en rient : ils affirment que les sanctions agissent contre leurs créateurs, que les Américains et les Européens perdent des milliards, pour ne pas dire des trilliards à cause de leurs propres sanctions. « Tandis que nous, les Russes, nous en tirons beaucoup d'avantages. Grâce à vos sanctions nous nous serrons les coudes. Et les autres parties de nos corps sont serrées aussi. » Mais les extraterrestres ne comprennent rien à notre conférence, et nous leur donnons des exemples plus évidents. Comme on dit d'habitude : « J'utiliserai mes doigts pour éclaircir les tenants et les aboutissants de cette affaire. »

Considérons plutôt une femme qui met une robe dans l'attente du retour de son mari. Il est six heures du soir, et chaque soirée il demande à sa femme de lui présenter une séance de strip-tease, grâce à laquelle il jouira pleinement de la soirée, de sa douceur et sa nature libidineuse – mais aussi de cette partie de sa vie qui lui correspond tant bien que mal. Sa femme dont la douceur, la tendresse et la patience dépassent toutes les bornes – dans le bon sens du terme – s'exécute avec une fébrilité bien compréhensible. Mais un jour son mari lance un regard en direction d'une autre femme, et les sanctions se mettent en route. Quelle sont ces sanctions ? Cette question est souvent posée par les extraterrestres. C'est un rituel très important, et nous ne devons pas le disqualifier, puisqu'il est banal et pour cette raison

doit disparaître de nos livres et aussi de notre cerveau. Non, les sanctions sont importantes, et d'abord nous montrons à nos visiteurs une belle femme qui n'enlève sa robe ni en deux minutes ni en trois minutes. Elle tergiverse et, après un moment d'attente qui dure un siècle, d'après nos visiteurs – ils assistent au strip-tease avec ravissement – elle soulève une parcelle de sa robe pour que l'on puisse admirer une partie de sa cuisse, ce qui est admirable en principe. Mais c'est vexant, d'après certains visiteurs qui déclarent qu'ils sont prêts à voir le déroulement du rite au ralenti, si nécessaire, mais qu'il n'est pas la peine de l'arrêter au beau milieu du processus – sinon on triche, d'après eux. Nos visiteurs nous posent une question au sujet de la différence entre les différentes manifestations du désir et l'instinct militariste dans la société humaine. « Nous venons de parler des sanctions que l'on inflige aux Russes pour la bonne raison que leur conduite n'est pas bonne. Donc, dans le monde, sur les champs de bataille, nous sommes impitoyables. Nous punissons les Russes sans relâche. Grâce à nos efforts, le nombre des victimes diminue sensiblement. Mais que faisons-nous dans nos boudoirs ? Nous nous remettons à la sagesse et à l'élégance de nos femmes. Elles savent ce qu'il faut faire dans n'importe quelles circonstances. Et les circonstances se présentent de la façon suivante : un mari qui est féru du corps de sa femme lui demande de se déshabiller, lentement, mais sûrement. Parfois, il lui demande de lancer vers lui les vêtements qu'elle enlève pour qu'il puisse les ramasser, les renifler. Elle le fait et il apprécie infiniment sa participation à son ego, à l'épanouissement de son ego. Et puis, un jour, il lance un regard hasardeux en direction d'une femme de passage, et sa femme légitime en prend mouche. Elle arrête le strip-tease et cet arrêt ressemble aujourd'hui à ce qu'entreprennent certains pays de l'Union Européenne qui renoncent aux livraisons de gaz et de pétrole russe. « Pourquoi comparez-vous des choses incomparables ? » demandent les extraterrestres. « Parce qu'elles sont comparables, répondons-nous. Grâce aux sanctions imposées aux Russes – l'impossibilité de vendre le pétrole et le gaz, en l'occurrence – les Russes souffrent d'un manque d'argent, et par conséquent renoncent aux produits de luxe et même aux œufs, au beurre. Et le goujat aux regards de qui sa femme dérober les morceaux succulents de son corps souffre de la déprime infligée par sa libido. »

Les extraterrestres ont l'air satisfaits pour le moment, mais cela recommence quelques minutes plus tard. Ils nous demandent comment nos femmes se déshabillent. C'est une question épineuse, et nous tergiversons, en faisant de notre mieux pour dévier la discussion vers d'autres rives de la métaphysique. Mais quels sont ces rives ? Nous nous le demandons. Et puis nous nous souvenons du satanisme qui est extrêmement en vogue en Russie aujourd'hui. Le satanisme est une notion large – pour la bonne raison que Satan, lui aussi, est

très large, pour ne pas dire obèse. L'armée russe stagne, s'immobilise – n'oublions pas que nous sommes en guerre, que nous assistons à une guerre horrible, abracadabrante – sans y participer, cela va sans dire. Les Russes, dont certains représentants se croient supérieurs à tout ce qui bouge, prétendent que les Ukrainiens ne se battent pas seuls. D'abord ils prétendent que les soldats de l'OTAN se battent à leur côté, et que par conséquent la Russie mène une guerre contre le monde entier. « Nous sommes plus forts que le monde entier », disent les commandants, en haussant les épaules – ils deviennent ainsi encore plus grands – « mais cela prend du temps. Ne vous impatientez pas. Inscrivez-vous sur nos registres, participez aux batailles, mourez sur nos champs. N'oubliez pas que la guerre pour la patrie est sans comparaison dans le catalogue de la mort. » Et puis les commandants énumèrent les morts lamentables, déshonorantes – par exemple celle qui suit une soirée lors de laquelle on consume une dizaine de bouteilles de vodka. Il y a aussi la mort qui résulte d'un acte sexuel avec un homme. Deux hommes se rencontrent, se mettent au lit, et l'un d'entre eux sort tout ce qu'il peut sortir de son pantalon. Non, les trousseaux de clés restent dans son pantalon, mais il y a une partie de son accoutrement qui est plus importante que toutes les clés du monde : cette clé ouvre le palais de l'amour. Non, disent les autorités russes. Autrement dit, ils protestent contre cette description de l'amour homosexuel. Et ils ajoutent que beaucoup de partenaires meurent pendant ces ébats amoureux à cause des dimensions du pénis de l'attaquant ou plutôt du partenaire actif de ce duo. Vous êtes trop actifs, d'après les autorités russes, et votre activité qui est criminelle par définition, devient doublement plus cruelle parce qu'elle cause la mort d'un être humain. Les autorités expliquent que le fait même d'être engagé dans une telle combinaison de l'amour – n'appellez pas cela ainsi, vocifèrent-ils, n'insultez pas le mot « amour » – prive les participants de leur humanité. Ce sont des chiens galleux, disent les autorités. Peu à peu ils glissent vers un autre problème éthique et esthétique qui préoccupe les Soviétiques ou les Russes, et ce problème s'appelle « quadrobere ». Je n'ai jamais entendu ce mot auparavant, mais les autorités se rattrapent dans ce domaine et beaucoup d'autres domaines, en reconnaissant qu'ils ont perdu beaucoup de temps. Ils prononcent ce mot en ajoutant : « Mieux vaut tard que jamais. » Et puis ils se mettent à quatre pattes car « quadr » signifient quatre dans leur langage. Et quatre pattes signifie : « Vous êtes un animal, cher Monsieur, et par conséquent vous n'avez pas le droit de vivre parmi les humains, sauf si vous êtes d'accord pour avoir le statut d'un animal domestique. Et même dans ce cas, vous devez vous rendre compte que nous n'avons pas assez d'argent pour vous nourrir, pour enlever vos cacas et autres horreurs fabriquées abondamment par vos corps animaliers. Où trouverons-nous tant de croquettes pour vous maintenir en vie ? Et pour quoi

faire ? Après tout, vous n'êtes pas humains, et tout ce qui est humain vous ne vous sied pas. » Et si les téléspectateurs ne comprennent toujours pas à quoi tout cela rime, les autorités et les propagandistes mettent des masques de loups et disent : « Voilà de quoi les Ukrainiens ont l'air. »

Et la femme dont j'ai parlé tout à l'heure ? (Tant de choses se sont déroulées tout à l'heure. Où pourrais-je les retrouver ?) Je la rencontre un jour – tant de choses ont eu lieu ce jour-là – et nous avons échangé nos numéros de téléphone ou nos adresses e-mail ou rien du tout. Bref, nous nous retrouvons un jour chez moi. Rien ne se passe ce jour-là, et il faut faire un saut d'environ dix ans pour retrouver la remarque dont j'ai parlé tout à l'heure. Cette remarque concerne les robes – comme tout le reste qui se trouve dans ce texte et dans ses marges. Cette remarque concerne aussi une poubelle ou deux poubelles. On se pose des questions au sujet du point commun qui lie apparemment ces deux notions : robes et poubelles. On met les robes souvent à côté des placards, ce qui est bien compréhensible car les robes passent le plus clair de leur temps dans les placards, dans les armoires – et pas dans les poubelles, quoi que l'on puisse en dire. Une femme s'achète une robe. Il va sans dire qu'elle ne l'achète pas sans l'essayer sur son corps. Elle tourne et se retourne devant un miroir, comme si elle demandait à ce miroir ce qu'il pense de son choix. Si, d'après ses sensations, le miroir ne pense rien ni à propos de son choix ni au sujet de la robe elle-même, elle se tourne vers son for intérieur et lui pose la même question, comme si son for intérieur s'occupait, se souciait de son for extérieur. Trismégiste disait : « Ce qui est à l'extérieur, la même chose se trouve à l'intérieur. On vous juge d'après les vêtements que vous portez. Et si vous n'en portez aucun, on vous juge d'après votre corps nu, d'après votre nudité. Si vous vous promenez nu, on dit que vous êtes nudiste. Parfois vous répondez ainsi à cette accusation : 'Non, je ne suis pas nudiste. Je suis simplement une femme qui aime la nature et tout ce qui est naturel. Les vêtements sont surnaturels, et c'est pour cela que je n'en porte pas. D'ailleurs, je crois que ma beauté n'a pas besoin d'ajouts. Elle n'en a cure, pour tous vous dire. Comme vous le constatez, je vous dis absolument tout, et les robes ne diraient rien ni de mon corps ni de mon âme. » Et si on lui répond que les vêtements sont priés – c'est leur vocation – de souligner tel ou tel trait du corps de celle qui les porte, cette femme répondrait : « C'est moi qui signe, et c'est moi qui persiste. Je suis la maîtresse indiscutable de moi-même et du monde environnant. »

Pourquoi parlons-nous de tout ceci ? Parce qu'une femme qui se tient au centre de notre plateau, et nous ne savons presque rien à propos de cette femme – à part sa rencontre avec un homme. Avant de rencontrer cet homme-là, elle rencontra aussi cet homme-ci, et un

autre homme, ci ou là. À mon avis, elle n'a jamais été lesbienne, et encore, et encore. A-t-elle jamais été un quadrobere ? Je ne crois pas – et pourtant elle aime les chats. A-t-elle jamais porté un masque de chat ? Peut-être pas. Bref, c'est une femme qui, un jour ou une nuit, rencontre un homme, et dix ans plus tard elle lui confie un fait remarquable : « Mon dernier mari a jeté toutes mes robes à la poubelle. » Elle a eu deux maris, et à ma connaissance son premier mari ne jetait ni ses robes ni ses pantalons dans les poubelles. (Elle aime porter les pantalons. Pourquoi ? Parce que pendant des années elle était privée de robes. Et elle n'avait pas assez d'argent, ni assez d'amants pour s'en procurer d'autres.) Non, à mon avis, son deuxième mari lui disait ceci : « J'aimerais te punir pour ton obstination en jetant toutes tes robes à la poubelle. Mais ce serait un vrai gâchis. Si j'étais toi, et heureusement je ne le suis pas, je ne suis pas toi, en d'autres termes, je donnerais tes robes à une ou deux de tes copines. » Mais de quelle obstination s'agit-il ? Je sais que le deuxième mari de cette femme voulait construire une piscine, et pour cela il fallait creuser un trou assez large sur le terrain que sa femme possédait. Elle lui disait que ce trou n'était pas bienvenu sur son terrain pour la bonne raison qu'à son avis, un terrain sans trou est plus beau qu'un terrain qui exhibe un trou qui ne rime à rien. « Mais ce trou rimera à une piscine », répondait son mari. « Tu penses qu'un trou rime avec une piscine », demandait-elle. Pour couper court à toutes ces discussions, une nuit son mari se mit à creuser quelque chose sur le terrain de sa femme. Au début cela ressemblait à un trou, ensuite cela avait plutôt l'air d'un chaos quelconque. « C'est quelconque, ce chaos » proclama sa femme en se réveillant, après avoir jeté un coup d'œil sur les dégâts. « C'est notre future piscine », répondit le mari. Il croyait qu'il pourrait gagner beaucoup d'argent grâce à ce trou, à ce chaos, à cette horreur. Un des traits saillants de cette horreur consistait en ceci : cette soi-disant piscine n'était pas assez profonde. Qui plus est, elle n'avait aucune chance de devenir plus profonde parce que la qualité ou le défaut du terrain ne le permettait pas. « Il y a des défauts qui mettent les bâtons dans les roues des profondeurs », disait sa femme. Les remarques de ce genre mettaient son mari hors de lui. « Les défauts n'ont pas de roues, les profondeurs non plus », répondit-il. Alors, sa femme se mit sur sa bicyclette et en pointant son index vers une de ses roues, s'exclama : « Voilà ma roue préférée ! » Et puis elle se mit en route et continua son bonhomme (sa bonnefemme) de chemin pendant une bonne demi-heure, ce qui l'éloigna suffisamment de son mari et de ses sarcasmes. À son retour, la femme trouva un bâton sur le sentier où elle marchait paisiblement vers la porte de leur maison. Elle ramassa ce bâton pour la mettre dans les roues de la moto de son mari. Et puis elle laissa tomber cette histoire et beaucoup d'autres histoires qui ont émaillé l'histoire de son mariage, de son mari, de son esprit. L'acharnement de son

compagnon de voyage (ou de chemin) était connue dans le quartier, et cette fois il se manifestait dans le domaine que nous appelons actuellement « leur piscine ratée ». Qu'y avait-il de raté dans cette piscine imaginaire ? (C'était une maladie bien réelle, cette malheureuse piscine.) Tout était raté, mais le mari ne voulait pas rendre les armes. Il disait même que si l'on rate un coche, on ratera un autre coche : un coche raté entraîne nécessairement un autre coche raté. Les coches ratés se succèdent et la vie perd son sens, sa consistance. Et au bout de quelque temps, on se suicide : cela ne peut pas se produire autrement. Vous vous suicidez à cause de quelques coches ratés – voilà la logique de la vie. Il y a tant de logiques, de systèmes logiques dans cette vie de chien (ou de chat) qu'on mène joyeusement qu'on se perd dans des conjonctures, et seul un suicide réussi donne une réponse définitive à toutes les questions. Et les bâtons que l'on met dans les roues de ses compagnons ? On dit qu'un défaut ne peut être guéri au moyen d'un autre défaut, tandis qu'il y a des individus qui disent : « Quelque chose doit être éloigné par quelque chose de semblable parce que les choses dissemblables se s'accordent pas. » Autrement dit, si votre mari met un bâton sur le sentier où vous marchez avec désinvolture, vous devez mettre un bâton dans une des roues de son carrosse. Et s'il vous assène un coup sur la tête avec le même bâton, vous faites de même avec le même bâton ou un autre bâton. Peu importe l'identité du bâton : ce sont les coups qui comptent. Et les têtes, leur résistance ou obstination. On continue à mettre une tête à l'épreuve. Tiendra-t-elle le coup après ce coup-ci ? Elle tient le coup, contrairement à tous nos calculs. D'accord, très bien. Voici encore un coup. On verra ce qui se passera à la fin de ce coup-ci. Ces coup-ci remplacent ces coups-là. Cela dure une demi-heure, trois quarts d'heure. On ne peut pas dire que l'on s'ennuie, malgré le côté répétitif de la situation. Et les robes se prélassent toujours soit dans une penderie, soit dans une armoire. Soit par terre – pourquoi pas ? Vous choisissez une robe pour une réception importante. Votre mari vous dit : « Il faut que tu sois belle ce soir, ma chérie. » « Je suis toujours belle », répond la femme. « Alors, il faut que tu sois très belle. Je sais, je sais – tu es toujours très belle. Mais il faut que tu te surpasses ce soir parce qu'il y a un contrat important au bout de la route. » La femme essaie une robe après l'autre. Au bout de cette route – la procédure dure une vingtaine de minutes – elle dit à son mari : « Il faut renouveler ma garde-robe. » Alors, sans mot dire, son mari ramasse toutes les robes que sa femme laissa tomber et les jette à la poubelle. La femme se précipite vers la poubelle et commence à en sortir une robe après l'autre. Le mari arrache ses robes des mains de sa femme et les rejette dans la poubelle, dans la même poubelle. Après un moment d'hésitation, la femme prend la poubelle pleine dans ses bras, se dirige vers la porte d'entrée, dépose la poubelle par terre, ouvre la

porte, reprend possession de la poubelle, s'approche de l'escalier et lance la poubelle, tête en bas. Le mari ramasse toutes les robes, ouvre une fenêtre et les robes atterrissent sur le trottoir. Cet épisode n'arrive pas à fournir la clé à l'énigme qui occupe notre esprit pour le moment : les robes de notre héroïne étaient dans une poubelle et pas sur le trottoir. Il s'agissait d'une grande poubelle ou de deux poubelles – peu importe. En tout cas, elles ne gisaient par sur un trottoir quelconque. Où est le début de cette histoire, de cet incident, de ce malheur ?

C'est la patience qui manque à notre héroïne et aussi à notre héros – contrairement à ce que l'on pourrait croire. Après tout, ils persistent et signent sans arrêt, au lieu de se contenter d'un geste, d'une démonstration de leur caractère, leur indépendance et éminence. Vous jetez toutes vos robes par terre, montrez l'image à votre mari et dites : « J'espère que cette image suffit pour te faire comprendre à quel point je néglige ta soi-disant supériorité, à quel point je maîtrise tous les problèmes du passé et ceux de l'avenir. » Et le mari de répondre par un geste semblable : comme nous les savons déjà, il jette toutes les robes à la poubelle et regarde sa femme, l'air triomphateur. D'après ce regard, c'est lui qui gagne à tous les coups. Vraiment ? à tous les coups ? C'est pour cela que les manœuvres recommencent de plus belle. Les membres de ce couple veulent savoir s'ils gagnent à tous les coups ou seulement à la moitié des coups. Nous pouvons imaginer assez facilement ce que nous appelons « la vie d'un couple de ce genre ». Ils comptent les coups, ils étalent les robes et les vestes par terre, ils sortent en disant : « Je ne reviendrai jamais. Ne compte pas sur moi ce soir ni demain matin. Tu peux t'épargner des efforts dont nous avons besoin pour préparer un bon repas, pour faire le lit. » Et puis ce mari qui s'apprête à quitter son foyer à tout jamais se dit qu'il n'a pas épuisé la personnalité de sa femme, qu'il ne l'a pas encore embêtée à fond. Et il reste pour obtenir ce résultat, ce qui n'est pas très difficile, somme toute. Sciemment, il organise un désordre en laissant tous ses vêtements, tous ses manuscrits par terre. (Nous connaissons déjà cette manière d'agir.) Il téléphone à des femmes imaginaires pour les inviter à des dîners, à des bals, à l'ouverture d'expositions – tout cela en présence de sa femme, cela va de soi – comme d'habitude. Dans notre cas, tout est plutôt simple : le mari n'a de temps ni pour les expositions qui ne le passionnent pas du tout, ni pour jeter ses pantalons par terre. Il doit creuser la terre pour en obtenir le bonus dont il rêve : une piscine exemplaire grâce à laquelle il gagnera beaucoup d'argent. Il creuse la terre, une pelle à la main. Sa femme lui fait remarquer qu'elle veut avoir un petit potager pour ses légumes. D'accord, il cesse d'élargir le territoire de sa piscine – de temps à autre il est très aimable avec sa femme, ce qui explique la présence de deux enfants dans cette maison – ce qui lui permet de se concentrer sur le trou dont j'ai parlé au tout début de mon récit intitulé « La piscine ».

Son idée de génie se résume ainsi : je fais un trou pour les plongeurs – pour les gens qui aiment atteindre les profondeurs de la mer. Je mettrai quelques poissons au fond des mers pour qu'ils puissent les pêcher. Mais l'essentiel, se sera des plongeurs, et pour ça il me faut un énorme trou. Et aussi une énorme vrille. Grâce à cette vrille je percerai le trou dont je rêve. C'est vrai – dans mon dernier rêve j'ai vu cette vrille dont je suis en train de parler. Je ne me souviens pas du trou, mais peu importe : s'il y a une vrille, il y a aussi un trou, un énorme trou. Je construis une tour à côté de ce trou, une sorte de tour de Babel, et les plongeurs sauteront de cette tour pour se délecter des profondeurs dont j'ai déjà parlé, auxquelles j'ai rêvé. » Il raconte son projet à sa femme qui lui dit que la construction de tours de Babel se termine mal, et qu'il risque de tomber dans ce trou, s'il ne fait pas attention. « Et tu ne fais jamais attention », ajoute sa femme. Cette phrase pourrait nous fournir une petite clé pour ouvrir la porte derrière laquelle se trouve la solution de notre énigme : pourquoi toutes ses robes résident-elles au fond d'une poubelle ? Les hommes aussi bien que les femmes n'aiment pas quand on se moque d'eux et d'elles : c'est mal vu un peu partout. « Vous vous moquez de moi ? » dit une femme qui vouvoie son mari, étant une aristocrate suffisamment fière de son lignage. Elle est à cheval sur les principes, et un de ses principes s'appelle « vouvoiement ». Son mari qui appartient à un autre lignage qui ne cède en rien au lignage de sa femme lui répond de cette manière : « Non, je ne me moque pas de vous, loin de là. » Dans notre cas, c'est une femme qui a l'air de se moquer de son mari. Et ces deux personnages n'ont aucune raison de se vouvoyer. Pour quoi faire ? Donc, la femme dit à son mari qu'il ne fait jamais attention à rien, et qu'il risque – par conséquent – de tomber dans le trou creusé par lui-même. « Te souviens-tu du trou où tu es tombé récemment en déchirant ton pantalon ? Tu l'as jeté à la poubelle avant-hier. C'était ton dernier trou, si on ne compte pas celui que tu comptes creuser. » « Je ne me souviens d'aucun trou, à part celui-ci. Eh bien, je mettrai tous les trous que je n'ai jamais creusés ensemble pour créer ce trou de mes rêves, celui qui me permettra de devenir millionnaire. » Et puis, d'une façon inattendue, son mari revient à la tour de Babel. « Grâce à la destruction de cette tour, j'apprendrai plusieurs langues étrangères. Par parenthèses, tu ne parles que deux langues. » « Alors, c'est pour moi que tu fais tout ça. Comme c'est charmant ! Tu creuses un trou et pour le creuser, tu achètes une vrille et tu construis la tour de Babel, la vraie. Ensuite tu détruis cette tour pour que j'apprenne plusieurs langues étrangères, ce qui nous facilitera la vie pendant nos vacances à l'étranger. » Tout cela reste au bord d'un petit délire adorable, mais le mari est sérieux, et cette nouvelle divagation de sa femme ne lui fait aucun plaisir et cause un remonté spectaculaire de déplaisir dans sa poitrine. « Et tout cela au lieu d'un strip-tease bien rôdé,

nécessaire pour le maintien de ma masculinité à très haut niveau. »

C'est ce qu'il pense pendant que sa femme vaque à ses affaires. Quelles sont ses affaires ? Elle plante quelques choux dans son potager qui continue à irriter son mari car cette opération contrecarre ses projets liés à la piscine. La construction de cette piscine ne progresse pas, tandis que les choux, les carottes et même les pommes de terre se multiplient, comme écoutant l'ordre du Dieu auquel nous avons déjà fait l'allusion. Un jour, le mari démontre ses connaissances sacrées une fois de plus – en présence de sa femme. « Tu me dis souvent que je suis inculte. Et pourtant je sais que Dieu nous a dit : 'Multipliez-vous'. Tu vois que je ne suis pas tout à fait inculte. » « Mais tu ne connais ni Kant ni Shakespeare », rétorque sa femme. « Si je te disais que je suis aussi fidèle et tendre que Cordélia ? Tu me répondrais quoi ? Et les catégories de Kant ? Et son impératif ? » Une fois de plus, nous pensons que l'énigme des robes qui demeurent toujours à la poubelle est résolue. Et pourtant nous n'en ne sommes pas sûrs. Pourquoi ? Parce que la patience des êtres humains est soit infinie, soit si courte qu'on peut la comparer à la courte paille. Vous jouez avec vos amis à un jeu quelconque, vous tirez la courte paille et tout le monde constate que vous êtes perdant. Mais qui perd le jeu entamé par le mari et la femme dont nous parlons à longueur de journée, et parfois aussi à longueur de nuit ? S'aiment-ils, ces deux personnages ? Avant de rencontrer ce mari-ci, la femme avait été mariée deux fois. Une femme se marie en pensant que cette union durera toute sa vie. Ce n'est pas pour rien que le prêtre ne cesse de répéter : « Jusqu'à ce que la mort vous sépare et l'éternité vous réunisse de nouveau. » D'ailleurs, il y a des femmes qui assurent leur mari que rien ne les séparera – même pas la mort. « La mort n'est qu'une illusion », disent-elles. Et si elles ne sont pas encore trop fatiguées après la cérémonie du mariage, elles ajoutent avec passion : « Nous sommes déjà à l'intérieur de l'éternité. Ne le sens-tu pas ? Ne sens-tu pas le souffle de l'éternité ? Ce souffle n'est pas vraiment différent du souffle du printemps chanté par Massenet. Connais-tu cet opéra ? » Et si le mari répond : « Je ne sais pas de quoi tu parles », la femme est déçue – à tel point qu'elle refuse d'exhiber sa robe selon les règles d'un strip-tease professionnel. Au début le mari se contente de lui faire remarquer que ce qu'elle fait n'est pas conforme à la haute tradition du strip-tease. « Je ne connais que la basse tradition, à ton avis. C'est à cela que tu fais l'allusion ? » Les germes de la poubelle et des robes qui y séjournent sont déjà semés, mais les participants de ce rite ne sont pas encore au courant de ce qui est en train de se passer. Et c'est cela leur vrai malheur. Un jour, en voyant ses robes dans une poubelle, la femme en question se dira : « Mon Dieu, comme j'étais aveugle et naïve. Il ne m'a jamais aimé. Pourquoi vivait-il avec moi ? Je me le demande. » Un jour, la femme achètera une dizaine de robes aux soldes. (Entre-temps, elle

portera une dizaine de pantalons.) Mais la soirée pendant laquelle elle trouvera toutes ses robes dans une poubelle sera gâchée à tout jamais. (Elle s'en souvient encore.)

Entre nous soit dit, ce n'est pas la vraie cause de ce malheur. Naturellement, il y a des individus – il y a toujours des individus un peu partout, jusqu'à nouvel ordre – qui diront : « Ce n'est rien du tout, ces robes dans une poubelle. Ce n'étaient pas des robes de Dior, de Chanel. On ne recourt à la notion de 'malheurs' qu'au moment où l'on apprend la mort d'un ami, d'un neveu, de sa femme. Et sa femme, la femme dont vous parlez n'est pas encore morte parce qu'elle est capable de s'acheter une dizaine de robes. Et puis, elle est en bonne santé : les mourantes n'achètent pas une *dizaine* de robes. Elles se contentent d'un drap mortuaire. Et nous leur répondons de la façon suivante : « Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire. Il y a des femmes qui demandent à leur mari un paquet d'argent et font des courses à tout casser, comme elles disent. Elles s'achètent des robes sans nombre pour prouver à elles-mêmes qu'elles vivront éternellement. Leur mari ne fait aucune remarque, ça va sans dire : ceux qui donnent à leur femme un paquet d'argent ou plusieurs cartes de crédit sont discrets au moment où ils peuvent exprimer leur étonnement. Ils ne l'expriment donc pas. La seule remarque qu'ils puissent faire à cette occasion, se limite à ceci : « Demain, nous achèterons un nombre équivalent de pantalons et de vestes pour moi. Après tout, nous vivrons cette éternité ensemble, n'est-ce pas ma chérie ? » Mais notre ami – il est déjà notre ami, ce personnage creuseur des trous – s'acharne contre le potager de sa femme et aussi contre d'autres obstacles du même ordre – contre les bâtons que sa femme continue à lui mettre dans les roues. Sa femme lui fait remarquer que le trou est déjà assez grand pour trois plongeurs, mais il dit qu'il compte sur une *dizaine* de plongeurs successifs. « Et puis il faut qu'ils puissent nager, sinon la piscine ne méritera jamais son nom. » Sa femme lui fait comprendre que l'on n'éprouve aucun plaisir en nageant dans une piscine dont la grandeur ne dépasse pas celle d'une flaque. Encore une insulte déguisée en plaisanterie. Mais il faut comprendre une fois pour toutes qu'à un moment donné, n'importe quelle plaisanterie devient une insulte – presque automatiquement. Vous ne réfléchissez même pas au moment où cette plaisanterie retentit dans l'air. (Elle retentit vraiment, sinon vous ne comprendrez pas son horreur *automatiquement*.) Elle retentit et vous vous dites : « Quelle insulte, mon Dieu ! Comment pourrais-je me défendre ? Comment pourrais-je me venger une fois pour toutes ? » On utilise cette expression (une fois pour toutes) si souvent que l'on s'étonne pourquoi certaines choses cessent d'exister. Il est vrai que le mari – notre mari, si vous voulez – ne pense pas encore aux poubelles et aux robes. Il pense aux robes en liaison avec le strip-tease quotidien produit par sa femme, mais on commence à se demander si ce strip-tease mérite le terme

« quotidien », étant donné qu'il n'a lieu qu'une fois par semaine – depuis quelque temps. Quel jour choisit-on pour ce rituel ? Selon une tradition bien connue, il se déroule d'habitude pendant les week-ends, mais il y a des exceptions à cette règle. Un jour – c'est un mardi, entre parenthèses – le mari rentre plus tôt que prévu. Quelle explication pourrait-on trouver à ce phénomène ? On ne cherche même pas cette explication : elle s'impose mécaniquement et par conséquent, ce n'est pas la peine de perdre son temps, de se perdre parmi une multitude de devinettes. Et puis on ne joue pas aux devinettes : le sujet qui retient notre attention est très sérieux. Après tout, il s'agit d'un mariage, d'une fidélité à toute épreuve et ainsi de suite. Donc, le mari revient plus tôt parce que sa maîtresse est occupée ce soir-ci ou ce soir-là. Il est brimé et en manque de provocations dirigées contre sa libido. Alors, il demande à sa femme de se déshabiller, faute de mieux. Faute de quoi ? se demande-t-on. Pourquoi ne pas regarder quelques films qui sont encore plus accessibles que les prostituées ? Vous ne quittez pas votre domicile – vous poussez simplement sur deux, trois boutons. Et votre femme ? En principe, elle réagit à ces actions ainsi : « Ces boutons me donnent des boutons. » Vous choisissez donc une robe, elle la met, vous déplacez un de miroirs et le jeu des miroirs se met en route. Mais contrairement à ce qu'on peut imaginer, le strip-tease n'est pas en cause. Les robes ne séjournent pas dans les poubelles à cause des strip-teases manqués ou ratés ; pas toujours, en tout cas. Il y a aussi des potagers et des piscines dont il faudrait tenir compte, sinon toute construction risque de s'écrouler – tout comme la tour de Babel, d'ailleurs.

Et la construction de la piscine ? Elle continue à s'écrouler – au ralenti, sans aucun doute. Le trou est presque fini, et le mari prend son essor et saute, en faisant de son mieux pour viser le trou. Son corps plonge un peu et il fait de son mieux pour se convaincre qu'il s'agit d'un vrai plongeon, qu'à un moment donné son visage est recouvert d'une couche d'eau qui l'empêche de respirer. Le trou est donc assez profond, et le mari ouvre une bouteille de champagne qu'il boit tout seul, assis au bord de sa piscine. Mais sa femme ne partage pas l'avis de son mari : elle croit que la piscine appartient à toute la famille, les deux enfants y compris. Les enfants sont trop jeunes pour boire de l'alcool, même s'il ne s'agit ni de vodka ni de whisky. Elle, par contre, est tout à fait en mesure de tirer un certain plaisir du champagne que son mari continue à consommer. « Tu bois donc tout seul. En quel honneur ? demande-t-elle.

- En l'honneur de ce trou que j'ai arraché à la ténacité de la terre, répond-il.
- Alors, la terre est tenace d'après toi.
- Aussi tenace que moi, répond le mari.
- Et quelle est la hauteur de la tour de Babel que tu n'as pas encore bâtie ?

- Dix mètres, répond le mari.
- En ce cas, le trou doit être trois fois plus profond.
- Comment as-tu réussi à faire ce calcul ? demande le mari.
- Un coup d'œil suffit pour la mesurer. »

Un nouveau pas est fait en direction de la poubelle. (Les robes sont toujours là, à portée de la main.) Peu à peu, la rupture se met en place – et pour cette mise en scène on n'a pas toujours besoin des grands moyens : des gifles, des sorties spectaculaires pendant lesquels plusieurs portes claquent à n'en plus finir. (En effet, elles claquent plusieurs fois, contrairement à toutes les lois de la logique.) La femme aurait pu dire ceci : « Pendant que tu dormais, j'ai pris le soin de mesurer ce trou à l'aide de plusieurs instruments. Et à la fin de cette opération quasi chirurgicale j'ai conclu que la profondeur du trou est remarquable à plus d'un titre. Mais si tu veux que ta tour de Babel mesure dix mètres, il faut continuer à creuser ton chef d'œuvre pour l'approfondir de quelques centimètres – pour la sécurité supplémentaire des clients. » Il faut par la même occasion mesurer la patience de la femme et de son mari. D'autre part, le temps et l'espace se confondent – au moins dans la philosophie du Tao, dans le principe yin-yang. Nous pensons à l'action finale du mari en termes d'espace et de temps. Il creuse des trous au lieu de jeter toutes les robes de sa femme à la poubelle séance tenante. Après tout, nous savons déjà qu'il a une maîtresse ou plusieurs maîtresses. Certes, ces maîtresses ne sont pas toujours disponibles, mais peu importe, peu importe : les robes doivent se mettre dans la poubelle que le destin leur désigne. Et rien ni personne ne peut échapper à son destin. D'après les Chinois, les robes, la poubelle et les pas du mari sont ensemble depuis les temps immémoriaux. (Leibniz y pensa aussi.) Alors, pour analyser la situation, il faut les séparer, ne serait-ce que l'espace de trois, quatre semaines pendant lesquelles le roman s'écrit tout seul. (Si l'on croit à la nature spirituelle du monde, on comprend que le monde se fait tout seul – ou presque.) Mais au lieu de plonger dans la merde Chine où l'on trouve toutes ces complications inextricables – espace-temps, yin-yang – concentrons-nous sur ce qui nous concerne au premier chef. Où est ce premier chef ? Et qu'est-ce en définitive ? Le potager ou la piscine ou la vie de ce couple ? Tout est partout, comme disent les Chinois, d'après notre interprétation de leurs écrits. Mais nous sommes ici, et les Chinois continuent à vivre de leur côté. Et puis il y a le mot « piscine », et les mots comptent dans la vie humaine, pas seulement à cause de la Cabbale et de la Bible. Avant tout, il y avait la parole – au début, au départ, si l'on préfère. Mais cette parole n'était ni « piscine » ni « potager », quel que soit notre attachement au récit en cours. De temps à autre, il faut se poser des questions – tout le monde est au courant de cette maxime. Mais même si

tout est clair, « sans problème », comme on dit, les questions se posent, et ce n'est pas la peine d'évoquer Heidegger à ce sujet. Ou à *aucun* sujet, comme diraient les néophytes. Voici la question qui s'impose, vu la fréquence de son apparition dans nos annales : « Pouvez-vous vivre sans ce potager, sans cette piscine ? » Ou plutôt, il faut formuler cette question différemment, d'une manière plus succincte : « Sans quoi ne pouvez-vous pas vivre ? » La réponse est évidente : « Sans l'air. » Il y a un roman russe qui parle d'un vendeur d'air, et pour une raison inconnue je mentionne ce roman dans plusieurs de mes écrits, comme s'il s'agissait de la *Comédie* de Dante. Il ne s'agit ni d'une comédie ni d'une tragédie, et pourtant le manque d'air – il ne s'agit pas uniquement de l'air frais – est un problème que l'on essaie de résoudre au cours de ce roman. Les personnages achètent cet air au vendeur dont le titre nous parle. Mais les personnages du livre que je suis en train d'écrire ont assez d'air à leur disposition – à tel point que leur poumons en gardent assez pour qu'ils puissent s'adonner à leurs occupations favorites : planter des légumes et creuser des trous.

En Russie on a une faiblesse pour les prophètes, et les derniers prophètes que l'on consulte à la télévision prédisent l'avenir radieux de la Russie. Cette fois, on ne brode pas sur la doctrine communiste. On dit simplement que d'ici quelques années la Russie dominera le monde au détriment de l'Amérique et de la Chine. Quand on s'appesantit sur ces derniers pays, on fait un geste qui signifie quelque chose du genre « Ce n'est pas la peine d'en parler. » Donc, il vaut mieux ne pas employer le verbe « s'appesantir » car on n'attribue aucun poids à ces pays. On précise qu'ils n'auront aucune influence dans le monde à venir. Ce monde vient et l'on constate que la Russie resplendit aux quatre coins du monde. Et s'il n'y a pas assez de coins pour démontrer la splendeur de la Russie – au lieu de se concentrer sur la splendeur des Amberson, quel que soit leur vrai nom – on ajoute encore quelques coins sur la carte du monde – sur la mappemonde, autrement dit. On peut donc vivre sans potagers et sans trous, d'autant qu'une vie complètement dénuée de trous nous épargnerait quelques chutes désagréables, pour ne pas dire mortelles. D'autre part, on ne peut pas se passer des trous absolument, entièrement, globalement. Nous utilisons des trous pour écouler nos immondices qui ajouteraient une touche désagréable à la structure du monde, si elles restaient à la surface de notre globe global. (Encore un aspect de la globalisation.) Et les potagers ? Il va sans dire que nous ne pouvons pas vivre sans carottes. Mais on peut en acheter au marché, et par conséquent on n'est pas acculé à la nécessité de créer un potager sur son propre territoire que l'on aimerait rendre utile en creusant la terre, en créant une piscine où l'on peut non seulement nager, mais aussi étudier les profondeurs des mers. Résumons-nous : sans quoi ne pouvons-nous pas vivre ? Sans l'air et sans la libido qui nous rend la vie agréable, au lieu

de la laisser au niveau du « supportable ». Mais la femme de l'homme quicreuse la terre refuse de temps à autre de dénuder son corps qui mérite son attention, l'attention de son excitation définie universellement par le mot « libido ». (Même en Chine on y recourt actuellement.) Quelque chose lui passe par la tête, et lorsqu'il porte sa main droite à son pantalon, à l'endroit de son pantalon communément associé – en Chine aussi – au terme « libido », elle hoche la tête et se dirige vers la porte la plus proche. Son mari ne lui barre pas le chemin, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer dans notre société à moitié macho, mais il réagit intérieurement – et cette réaction portera ses fruits néfastes tôt ou tard. De toute façon, il sait très bien que cela ne servirait à rien de lui barrer le chemin. D'accord, elle ne partirait pas, mais sa présence dépourvue du strip-tease ne rime à rien, d'après son mari. Il est macho et son caractère ne correspond pas aux adjectifs « aimable », « humaniste » et ainsi de suite. D'ailleurs, les Russes sur qui je m'attarde de plus en plus, pensent que la notion d'humanisme n'a rien à voir avec Dieu, avec la religion chrétienne. Les autorités ecclésiastiques rangent cette notion du côté du satanisme – sans hésitation, pourrait-on ajouter. Comme je l'ai déjà dit – et je ne suis pas le seul à le dire – les Russes mènent une guerre abominable en Ukraine, et je ne me donne même pas la peine d'ajouter un nombre impressionnant de synonymes à l'adjectif « abominable » : on n'a qu'à ouvrir le dictionnaire et faire une liste de ces abominations. Bref, un prêtre russe dit que notre Seigneur n'hésite pas à détruire des nations – on n'a qu'à relire la Bible – pour faire triompher sa doctrine, son enseignement et son droit immuable. Alors, on peut dire que ce prêtre ainsi que ses collègues se prennent pour Dieu le Père. On le dit et le chapitre est clos. Mais il y a d'autres chapitres de par le monde, et un de ces chapitres concerne les robes qui commencent à nous ennuyer profondément. Mais le mari de la femme qui est au centre de notre récit ne s'ennuie pas encore. Il essaie de ménager la chèvre et le chou. Il y a évidemment des vrais problèmes au sein de cette famille, et l'un de ces problèmes concerne les enfants sur qui nous comptons dans une multitude de problèmes. Et une fois de plus je me tourne – à contrecœur – vers la Russie. Les mêmes autorités – ils ne changent pas tous les jours – disent que c'est le moment de supprimer les pensions dans le pays. Après tout, si vous avez des enfants, ce n'est pas uniquement pour vous assurer une sorte d'éternité. (Après tout, il ne s'agit pas d'une vraie éternité.) Mais si vous êtes en Russie – et heureusement vous n'y êtes pas – vous devez compter sur leur soutien qui doit durer autant que dure votre vie. Ce n'est pas pour rien que vous êtes des parents, que vous possédez des organes génitaux. Vous pensez peut-être que tout cela est au service de votre libido, et rien d'autre n'est engagé dans la lutte pour l'existence, pour le combat où la question de vie et de mort se pose tous les jours. Il ne faut

pas simplifier les choses, et quand je parle des strip-teases et d'autres divertissements liés directement aux corps humains, je pense aux milliers de choses qui ne sont pas toujours liées entre elles. Vous trouverez ces choses un peu partout – pas uniquement dans votre bibliothèque ou dans les bibliothèques municipales. Ou même à la Bibliothèque Nationale, tant qu'à faire. Ce sont des vécus quotidiennes sans lesquelles notre vie n'a pas de sens. Par exemple, l'état du steak que vous vous apprêtez à consommer. Naturellement, ce steak ne résout pas le problème qui s'appelle « la vie ou la mort » – ou « la vie et la mort ». Il faut comprendre que la fameuse question de la vie et de la mort n'est pas solitaire dans notre monde multipolaire, multiple et presque infini. En tout cas, il n'est pas infini, en ce que nous concerne, car nous ne pouvons même pas aller jusqu'au bout de ce monde visible du monde que nous voyons sur nos écrans. Quant aux mondes qui se situent en dehors de nos écrans, il vaut mieux ne pas en parler pour ne pas gâcher le reste de la journée qui s'annonçait plutôt bien. Nous nous réveillons, nous constatons que nos dents ne nous font pas de mal. Nous bougeons et nous arrivons même à quitter notre lit. Pour aller où ? Il ne faut pas poser de questions auxquelles la vie donne des réponses automatiques, mécaniques – sans réfléchir un seul instant. Par contre, nous réfléchissons à chaque instant et nous tombons dans des trous physiques ou métaphysiques – que nous réfléchissions ou non. Et cela ne sert à rien de prendre des décisions dans ce domaine. Nous décidons de réfléchir et nous tombons dans un trou – parce que nous avons réfléchi au mauvais moment. Ou bien nous tombons dans un trou, parce que nous n'avons pas réfléchi au bon moment. Et dire qu'il y a des individus qui creusent des trous, en dépit des circonstances qui nous avertissent sans arrêt de la surabondance des trous. Mon héroïne aurait pu dire à son mari qu'il y avait assez de trous dans le monde où leur famille vivait. D'ailleurs, si elle l'avait fait, son mari aurait répondu ainsi : « Veux-tu que je fasse un monticule à la place de ce trou ? » On se lance dans une discussion avec sa femme ou son mari, et on n'y pense même pas en ces termes : discussion, se lancer. On bavarde un soir en buvant un verre de vin. On ne boit que ce verre, et par conséquent il ne s'agit pas d'une discussion animée par l'ivresse, par cet état presque incontrôlable. Au début, on n'a pas l'impression que tout déraile, mais les impressions sont trompeuses, et même si l'on n'a aucune impression, on déraile quand-même parce que les rails, on ne les voit pas. On devine leur existence, et on n'en parle de temps à autre. Mais pendant que l'on fait ces remarques qui se rapportent aux déraillements, on ne pense à rien de précis, et on est très étonné du résultat que tout cela donne en fin de compte. Le résultat est époustoufflant, même si, une fois de plus, les portes ne claquent pas. Et pourtant quelque chose de bien plus important claque à l'intérieur de ceux qui s'engagent dans une discussion

sans savoir que l'on s'engage et qu'il s'agit d'une vraie discussion où la question de la vie et de la mort préside à chaque parole. On prononce une phrase qui a l'air de s'envoler – c'est à ce point inoffensif et presque ridicule. À quoi bon parler si vos paroles n'ont aucun poids ? Vous ne voulez même pas rendre hommage à la légèreté – à Mozart, si vous voulez. Il est vrai que, si vous consultez un musicien professionnel, il vous dira que vos paroles et aussi votre attitude psychologique, psychique et paranoïaque n'ont rien en commun avec les quatuors et même les symphonies de Mozart – sans parler de ses opéras. Alors, vous vous comparez à Haydn – à cause de la légèreté presque proverbiale de vos paroles, de vos propos et de vos intentions. Mozart, Haydn – il n'en est pas question. Chaque mot prononcé par votre bouche et vos poumons blesse littéralement votre interlocutrice, et il n'y a rien à faire : vous n'y pouvez rien. Vous essayez de changer la tonalité de vos paroles, leur teneur – cela ne vaut pas la peine d'épuiser les ressources de votre éloquence. Et vos gestes comptent aussi, même si, d'après vous, ce ne sont pas des gestes. Par exemple, vous avancez un doigt sans s'y penser – vous ne pensez ni à l'avancement de votre doigt ni à quoi que ce soit lié à cet avancement. Et pourtant votre interlocuteur considère ce geste comme un avancement. De quoi ? De vos pions dans les jeux d'échecs que vous avez engagés, d'après cette tierce personne, pour gagner définitivement la bataille contre votre adversaire. Vous engagez toutes sortes de batailles pour gagner de l'argent, et puis vous constatez que vous perdez quelque chose au cours de ces batailles. Mais ce que vous perdez, vous retournez tout cela contre ceux qui sont en train de gagner quelque chose. Vous retournez tout cela en un rien de temps, mais ce rien de temps se retourne contre vous, et cela recommence : le carrousel de gains et de pertes. Vous perdez de nouveau – vous gagnez de nouveau. Et puis vous vous souvenez du trou qui est creusé quelque part, et à cause de ce trou il se passera quelque chose qui perturbera l'ordre des choses auquel vous tenez par-dessus tout. Mais il y a aussi des trous dans les robes et même aussi dans les corps humains qui ne sont pas visibles à l'œil nu. Il y a des trous métaphoriques qui sont mille fois plus nocifs que le trou qui vous regarde depuis une bouteille d'alcool. Que voyez-vous dans un trou qui vous mène vers une portion supplémentaire de poison ? Le poison des robes est bien plus sinistre, étant donné qu'il l'est viscéralement. Mais le trou que le héros de notre histoire continue à creuser sur le territoire de sa femme est plus cruel encore, pour la bonne raison que cela lui rappelle leurs amours ratés, leurs tentatives échouées. Le trou est toujours là, mais à quoi sert-il ? Il vaut mieux ne pas utiliser les symboles de Freud en pure perte. Si vous mettez votre cigare au milieu de la table de la salle à manger, vous invitez votre compagnon à la danse, mais si la danse n'a pas lieu, pour une raison ou pour une autre, votre femme risque d'exprimer son mécontentement

d'une manière violente ou, ce qui est encore plus sinistre, d'une manière latente. Par exemple, votre femme ne met rien sur la table, même à l'heure du dîner. Vous lui posez quelques questions parmi lesquelles il y a une question posée par vos yeux. Son regard scrute votre visage, puis descend peu à peu.

EPILOGUE

Le trou est toujours là, au milieu du terrain – comme s'il n'y avait pas assez de sable au monde pour le boucher. Chaque matin l'homme prend un arrosoir, arrose le trou et l'espace environnant et rampe à quatre pattes autour du trou. Il le lèche parfois. Un jour il part, mais avant de partir, il jette toutes les robes de sa femme dans une énorme poubelle. Il laisse les jouets des enfants intacts.